

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

IV

DU MONDE DE JUPITER AU MONDE DE SATURNE

(Suite)

En quittant le monde de Jupiter, nous avons notre choix entre deux routes : l'une qui nous ramènerait vers notre globe, l'autre au contraire qui nous conduirait de suite aux trois planètes les plus éloignées.

Dès la première étape, nous pourrions, sur le premier de ces chemins, jouir du contraste entre les corps les plus grands et les corps les plus petits de notre système. Car nous passerions, sans transition aucune, de la planète la plus majestueuse et la plus gigantesque, à la gracieuse troupe de plus de deux cents petites planètes, qui confinent immédiatement à Jupiter et qui sont comme une poussière d'astres, mesurant les uns quelques cents kilomètres, les autres trente ou quarante seulement. En les voyant, malgré leur petitesse, graviter, tourner et resplendir, chacune dans sa zone, il y aurait lieu à admirer le jeu aussi gracieux qu'étonnant de l'Artiste divin, qui, d'une fécondité inépuisable, sait varier, par des modes toujours nouveaux, un type unique de création.

L'autre voie, au contraire, qui de Jupiter s'étend vers les frontières de notre système, passe par toutes les planètes-géants, Saturne, Uranus et Neptune, et elle longe ainsi les bords mêmes des domaines du soleil, à 4,000 millions de kilomètres de la terre. L'heureux explorateur des mondes célestes, qui serait arrivé à mettre le pied dans le monde de Jupiter, n'hésiterait pas un moment à donner sa préférence à cette seconde voie, et il le ferait

plus volontiers encore si, comme l'année dernière, Jupiter et Saturne se trouvaient dans une position à rendre son voyage beaucoup plus facile.

Alors en effet, Jupiter se trouvant, avec une légère déviation, sur la ligne qui s'étend de la Terre à Saturne (ce qui faisait paraître les deux planètes à une petite distance l'une de l'autre sur la voûte céleste, comme nous avons dit plus haut), il en résulte que les 770 millions de kilomètres parcourus par notre voyageur pour atteindre Jupiter, eussent été autant de chemin le rapprochant de Saturne ; et cette distance, remarquons-le, c'est plus que la moitié de la route, car il ne lui eut plus resté à parcourir que 641 millions de kilomètres environ, pour fournir les 1411 millions distance totale de la Terre à Saturne.

Au reste, la rencontre assez rare de ces deux colosses dans un champ visuel aussi restreint, inviterait à les considérer l'un après l'autre celui-là même qui ne les visiterait que du regard et de la pensée. De Jupiter donc nous nous rendrons à Saturne ; et le chemin sera aussi intéressant que tout autre, car nous avons à faire connaissance avec une planète merveilleuse entre toutes, grâce à ses anneaux et aux huit lunes qui forment son cortège. La grandeur, l'élégance et la richesse surprenante du monde de Saturne, à peine perceptibles pour un observateur terrestre, fascinent de plus en plus l'œil de l'explorateur qui, partant de Jupiter, fait route vers ce globe lumineux.

D'ici-bas, Saturne nous apparaît comme une simple étoile de première grandeur : l'œil nu n'en distingue ni les anneaux ni les satellites. C'est ainsi que le voyaient aussi les anciens, avant l'invention du télescope : et c'était par lui qu'ils clôsaient tout bonnement la liste de leurs sept planètes : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Pauvre astronomie antique ! Quelle petite maîtresse d'école ne sourit de pitié en entendant cette énumération prêchée comme un dogme scientifique du haut des chaires du moyen âge ? Et ainsi riront nos petits-fils en citant certaines théories de nos astronomes modernes. La science humaine fait des progrès, mais comme science humaine : toujours au milieu de l'obscurité, sur une voie remplie d'obstacles. Qui rit de ses chutes, montre par là n'avoir jamais marché dans ce sentier. Mais quand la science se laisse enivrer par l'esprit d'incrédulité, alors ses pas, ses bronchades et ses chutes perdent tout reste de décorum, et deviennent un digne objet de rire ou mieux de compassion. Quelle erreur de l'astronomie planétaire antique pourrait se comparer aux songes d'un Figuiier, qui, au beau milieu du XIXe siècle, vient nous dire que

la conservation de la chaleur dans le globe solaire, est due au choc des âmes qui s'y précipitent pour jouir du bonheur de son paradis? Quel ancien égala jamais Flammarion, qui, afin d'établir le dogme pour lui capital de l'astronomie moderne, je veux dire l'habitation des astres, ne craint pas de débiter avec assurance des extravagances physiquement absurdes?

Mais revenons à Saturne qui, à moitié route de Jupiter à son globe, se montre déjà à nous dans tout l'éclat de sa magnificence. Sa couleur plombée, comparée à la splendeur argentée de Vénus et aux teintes variées de Jupiter et de Mars, parut aux anciens peuples recéler quelque chose de sinistre : c'est pour cela qu'ils dédièrent cette planète à la divinité cruelle dont elle porte le nom. L'astronomie moderne n'ose pas encore hasarder l'explication des couleurs variées que présentent les diverses planètes ou les diverses parties d'une même planète. Nous ne tenterons point de prévenir les découvertes des âges futurs, et nous nous contenterons de contempler les merveilles de la nature du côté où elles nous sont plus accessibles.

Le voyageur, arrivé à moitié du chemin entre Jupiter et Saturne, jouit de là de deux perspectives qui n'ont peut-être pas leurs paires dans tout le système solaire. S'il se retourne en arrière il voit la reine des planètes resplendir, le plus majestueux des astres, dans les profondeurs de la voûte céleste entourée de quatre mondes dépendants d'elle. En regardant en avant, il aperçoit le globe de Saturne, d'un cinquième seulement plus petit que celui de Jupiter. Mais comme ce désavantage est bien compensé! Il se présente à l'œil entouré à l'équateur d'une brillante couronne d'anneaux concentriques qui, au lieu d'adhérer à son globe, sont au contraire suspendus dans l'espace, comme un satellite d'un nouveau genre, et qui, placés au milieu de la planète principale, s'agitent et tournent autour d'elle avec une rapidité vertigineuse. Semées autour de ce groupe merveilleux, qui, par un effet de perspective, semble former un seul corps central, non plus une ou quatre, mais huit lunes de différentes grandeurs et à des distances diverses accomplissent leur évolution. Ces lunes, avec l'ordre toujours nouveau de leurs positions relatives, avec leurs éclipses et leurs phases se succédant tour à tour et avec leurs mouvements intriqués, rendent le système entier un chef-d'œuvre de grandeur majestueuse et d'élégance inexprimable.

Entré désormais dans les domaines de Saturne, l'explorateur qui voit que, pour en visiter le globe, il lui faudrait se plonger dans les denses et perpétuels nuages de son atmosphère et perdre ainsi la vue de toutes ces beautés, quelque voisines et rapprochées

qu'elles soient, devra nécessairement se dire à lui-même : « Tout ce déploiement de grâce a été fait pour être vu du dehors ou pour n'être pas vu du tout ; car il est certain qu'il échapperait complètement à un habitant de la planète. » Il est étrange que cette observation de sens commun ait échappé aux partisans de l'habitation des planètes. En visitant le monde Saturne, il nous arrivera, par amour de la vérité, de leur en suggérer quelques autres non moins opposées à l'application pratique de ce nouveau dogme astronomique.

V

LE GLOBE DE SATURNE ; SES JOURS ET SES NUITS. COMMENT ON RECONNAIT ET MESURE LA ROTATION D'UN ASTRE SUR SON AXE. LES HABITANTS DE SATURNE DANS LES TÉNÈBRES.

Si Jupiter n'existait pas dans le système solaire, le globe de Saturne se ferait remarquer comme un colosse non seulement parmi le petit peuple des planètes, jetées entre lui et le Soleil, c'est-à-dire Mars, la Terre, Mercure et Vénus, mais même près d'Uranus et de Neptune, comptés pourtant l'un et l'autre parmi les géants du système. En effet, pendant que chacun d'eux n'a une masse que d'environ vingt fois supérieure à celle de la Terre, Saturne l'emporte sur elle de 102 fois par la masse et de 675 fois par le volume. Ainsi il approche plus que toute autre planète du grandiose Jupiter, et il se montre vraiment digne de figurer comme le centre du magnifique système d'astres qui gravitent autour de son globe.

La première chose qui, après la grandeur, attire le regard du spectateur dans ce globe immense, c'est son aplatissement extraordinaire aux pôles et son renflement proportionné à l'équateur. Pendant que le diamètre polaire et équatorial n'est pour la Terre que de 17300 et de 1717 pour Jupiter, il est d'un dixième pour Saturne ; le diamètre polaire de cette planète mesure 12,000 kilomètres, tandis que son diamètre équatorial en mesure 120,000. Ainsi on peut commencer à Saturne à appliquer avec quelque vérité la comparaison d'une orange dont on se sert improprement pour faire comprendre aux enfants quelle est la forme de la Terre.

De cet énorme renflement à l'équateur, il était déjà permis de

conclure à une vélocité correspondante de la planète sur son axe. Mais, pour en déterminer exactement la mesure, il fallait recourir au moyen ordinaire et plus certain qu'emploient les astronomes dans des cas semblables ; il fallait fixer quelque objet déterminé et bien tranché, entre tous les autres, sur le corps de la planète, et remarquer combien de temps il prenait pour revenir au même point.

Et certes, dans le cas donné, la chose n'était pas facile. Car Saturne a beau, pour qui la regarde de la Terre avec un bon télescope, paraître comme Jupiter entourée de bandes qui ne sont autres que les amas de vapeurs suspendues dans son atmosphère, il n'en est pas moins vrai que, soit éloignement, soit incertitude de ses confins mal définis, il devient très difficile de remarquer parmi ces bandes une irrégularité bien caractérisée. En suivant une autre voie, W. Herschel trouva en 1793 la première démonstration directe du mouvement rotatoire de Saturne et en fixa la durée à 10 heures et 16 minutes. Découverte qui fut solennellement confirmée en 1876 ; alors, en effet, l'astronome Hall, de Washington, ayant un soir découvert sur l'équateur de Saturne une tache brillante, que l'on crut produite par une immense éruption produite dans la planète, et qui resta visible depuis le 7 décembre jusqu'en janvier de l'année suivante, un grand nombre d'astronomes saisirent cette occasion pour étudier le mouvement diurne de la planète. Par suite de leurs conclusions comparées, la durée du jour en Saturne fut fixée à 10 heures et 14 minutes, de deux minutes seulement moindre que celle établie par Herschel.

Là donc, encore, comme en Jupiter, cinq heures s'écoulent de l'aurore à midi, à l'après-midi et au soir, et cinq heures encore, du soir au matin d'une journée semblable. Mais, il faut l'avouer, un explorateur de Saturne ne pourrait pas, en égard aux conditions de son atmosphère, se servir sans restriction de ces mots, jour, midi, etc. De cette planète en effet, le Soleil, par suite de la distance, ne peut être vu qu'avec un diamètre dix fois moindre que celui qu'il a à nos yeux, et il n'exerce sur elle qu'un centième de l'action calorifique et lumineuse sentie sur la Terre. Quel jour et quel midi peut-il produire à comparer aux nôtres ? Puis, n'oublions pas l'énorme enveloppe de vapeurs, de nuages très denses et de brumes sans cesse renaissantes, qui viennent encore intercepter ces rares rayons solaires. Si, à la surface de Jupiter, le jour ne diffère de la nuit que par une lueur incertaine, pénétrant l'obscurité de ses vapeurs atmosphériques, il est probable

qu'à la surface de Saturne, le jour et la nuit se confondent dans des ténèbres perpétuelles.

La vie d'un habitant de Saturne, même sous ce seul rapport, ne se présente pas à l'imagination comme pleine de gaieté; et, pour la rendre plus agréable, ce serait peu même de la fiction de Flammarion, d'après laquelle le nerf optique des *Saturniens* serait doué d'une sensibilité particulière, assez semblable à celle dont jouissent nos animaux nocturnes. Il n'y aurait point, même dans ce cas, à la surface de la planète et pour ceux qui y auraient fixé leur demeure, de jour succédant à la nuit, ni aucune des conséquences de ce phénomène; et de plus, à quoi sert même d'avoir les meilleurs yeux du monde, si l'atmosphère qui nous entoure est toute chargée de vapeurs obscures? Les épaisses brumes proverbiales de Londres, qui s'étendent parfois sur quelques villes de l'Italie elle-même, empêchent les meilleures vues de percer au-delà de quelques mètres. Il peut se faire que cet état de choses convienne à la nature pensive et mélancolique de ces êtres, nature de tous points conforme à l'idée que les anciens associaient au pâle monde de Saturne! En réalité, quand bien même leur globe serait aussi peuplé que Paris, chacun des habitants pourrait vivre comme un anachorète. Tout au plus, sauf le cas non improbable de regrettables collisions, serait-il quelquefois troublé par le passage d'une ombre qui disparaîtrait aussitôt dans les ténèbres. Mais certainement, sa perspective se trouvant circonscrite dans la sphère étroite de quelques mètres, il ne pourrait dériver du monde qui l'entoure, ni enseignement utile, ni agréable distraction.

VI.

L'ANNÉE DE SATURNE ET SES SAISONS; FICTION ET RÉALITÉ.
CHALEUR INTERNE ET NEIGES POLAIRES

La distance de Saturne au Soleil n'influe pas moins sur ses années que sur ses jours. Plus une planète est éloignée de son centre d'attraction, plus grand est l'orbite décrit par elle autour de ce centre et, par conséquent plus long est le temps qu'elle emploie à le décrire, ou, ce qui revient au même, plus long est le cours de son année. Saturne accomplit sa révolution complète autour du Soleil en 29 ans et 166,97 jours terrestres. Ce serait là une année peu en rapport avec nos usages, peu même, il faut

l'avouer, en rapport avec nos idées : pensons-y un peu, une année de 25,000 jours saturniens !

Quant aux saisons, on pourrait parler plus pertinemment de leurs différences et de leurs causes, si le peu d'influence calorique exercée par le Soleil sur la planète, ne nous contraignait à éloigner toute idée d'analogie entre la Terre et Saturne sous ce rapport. L'axe de rotation de Saturne est à peu près incliné comme celui de notre globe. Il s'ensuit que la différence entre l'influence du Soleil doit suivre, dans le cours de l'an saturnien la même proportions que nous observons sur la Terre dans les latitudes correspondantes : de là une succession de saisons qu'on pourrait appeler des noms ordinaires de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Mais quelle différence dans la signification de ces mots !

D'abord, rappelons-nous que l'année de Saturne vaut, par la longueur, vingt-neuf des nôtres. Par conséquent, pendant que sur la Terre, chaque saison ne dure qu'un quart de l'année ou trois mois, en Saturne, chaque saison est de sept de nos années. Sept ans de printemps ou d'automne ! Voilà, certes, un plaisir que nous, pauvres habitants de ce bas-monde, n'avions même pas osé rêver ! Mais là-haut aussi, cette agréable saison, quelle qu'elle soit, a un terme ; et un hiver de sept ans vient d'une main inexorable équilibrer les plateaux de la balance. Si un pôle de Saturne jouit d'une aurore constante pendant quatorze ans, comme notre pôle pendant six mois, il reste aussi quatorze années durant, enseveli dans les ténèbres et les glaces d'une nuit profonde.

Mais la différence de durées et la différence de constitutions qu'elle entraîne nécessairement pour les organismes végétaux et animaux du monde saturnien, n'emporte pas une différence substantielle entre les saisons de cette planète et celles de la terre. Il ne saurait pourtant y avoir entre les unes et les autres aucune ressemblance, ni même aucune analogie, aux yeux de celui qui penserait un moment à l'immense distance à laquelle cette planète se trouve du Soleil. Flammarion sacrifie évidemment la science à la poésie et entraîne la poésie elle-même dans les régions de l'absurde, quand il nous représente les climats de Saturne divisés comme ceux de la Terre, en zones torrides, tempérées ou glaciales. Si la distinction des zones vient de l'inclination sous laquelle les diverses latitudes se présentent aux rayons du soleil, leur caractère absolu et leurs dénominations proviennent de l'intensité de chaleur qu'elles reçoivent en réalité de cet astre. Or, comment appeler *torride* ou brûlée, la région équatoriale de Saturne, où la température moyenne, telle que produite par le Soleil, ne s'élève

pas au-dessus d'un quart de degré? Autant vaudrait dire que notre Baie d'Hudson, le Labrador, la Laponie et autres régions comprises dans le cercle polaire arctique sont, elles aussi, dans une zone torride!

La chaleur que Saturne reçoit du Soleil n'est, comme nous avons dit, qu'un centième de celle qui tombe sur notre globe. Si donc nous gardons la même proportion pour les latitudes correspondantes, la température moyenne, qui est de 25 degrés C... dans nos régions tropicales, se trouve réduite à un vingt-cinquième de degré dans les régions tropicales de Saturne. Et alors, il est évident pour tous, que les zones tempérées de Saturne jouissent d'un climat pareil à celui de nos cercles polaires, et que ses cercles polaires en ont un en comparaison duquel notre pôle, avec ses 40° au-dessous de zéro, serait non plus une *Boothia felix*, mais une Sicile ou une Italie. Avec de telles températures, de grâce, ne parlons point d'été ou de printemps, de zones torrides ou tempérées.

Heureusement pour Saturne ou mieux pour l'homme qui aime à se représenter sa surface comme un lieu d'habitation moins sombre et moins glacé, nous pouvons supposer que la chaleur interne de la planète supplée quelque peu à la pauvreté des rayons solaires. Les amas de vapeurs plusieurs fois signalés, et qui, tout en constituant la partie du globe de Saturne visible à nos yeux, nous dérobe au contraire toute sa masse intérieure, semble favoriser cette opinion. Mais l'hypothèse de saisons et de zones saturniennes semblables aux nôtres n'en reste pas moins sans valeur aucune, car alors la température de la surface est basée non sur la radiation solaire, mais sur la chaleur qui se répand du centre sur tous les points de la circonférence. Dans ce cas, le froid excessif de la masse entière est tempéré par une cause interne, révélée par l'état vaporeux de l'enveloppe extérieure; mais de là il y a loin à conclure à l'existence d'un sol tiède et d'une atmosphère tempérée, comme on l'a fait pourtant pour les besoins de la thèse gratuite et imaginaire d'après laquelle il y aurait en Saturne une faune et une flore complètes.

De ce que nous voyons l'abaissement de la température déterminer souvent le passage d'une substance de l'état gazeux à l'état liquide ou solide; et de ce que nous ignorons les autres causes et conditions qui peuvent produire le même résultat, nous regardons facilement l'existence de vapeurs comme l'indice certain d'une température assez élevée. Cet indice cependant est loin d'être tel. Dans les régions les plus hautes et les plus froides de l'atmosphère terrestre, à 6,500 mètres de la Terre, se balancent librement

les vapeurs dentelées du cirrus, tandis qu'à des milliers de mètres plus bas, dans un air ambiant beaucoup moins froid, les cumulus des nuages d'été se dissolvent en pluie et se réduisent en grêle. Les brumes du cercle arctique se maintiennent, elles aussi, à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro, pendant que les vapeurs tropicales se précipitent en pluie, avec autant de degrés de chaleur. Ainsi la grande masse des vapeurs saturniennes ne prouve rien, sinon tout au plus que la planète jouit d'un climat pareil à celui de nos terres polaires ou des régions les plus élevées de notre atmosphère, où la vapeur vésiculaire des cirrus se mêle à des glaçons très petits.

A dire vrai, cette conclusion est loin de rendre souriante la perspective d'un séjour tant soit peu prolongé en Saturne. Les zones tempérées de la planète redeviennent ce qu'elles nous paraissent être dès le principe, semblables, pour le climat, à nos régions polaires. Et certes, ce n'est pas déjà très attrayant. Cependant, nous devons l'avouer, cette déduction relative à des régions plongées, on ne saurait dire combien profondément, dans l'atmosphère de Saturne, péchait encore par trop de générosité. Car nous ne tenions aucun compte de la déperdition de la chaleur solaire et dans l'atmosphère elle-même et dans les brumes qui l'encombrent. Par suite de ce fait indubitable, la chaleur qui pénètre jusque-là doit être beaucoup moindre que nous n'avons dit et peut-être est-elle presque nulle.

D'un autre côté, bien que l'existence d'amas gazeux ne puisse prouver qu'une température supérieure à quelques degrés au-dessus de zéro, elle n'en exclut pas cependant une moins rigide. Ceci même peut s'admettre comme vraisemblable, surtout quand il s'agit de masses de vapeurs aussi considérables et aussi constantes que le sont celles de Saturne, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer à la planète un climat vraiment doux, selon notre manière de concevoir.

Une dernière conséquence bien extraordinaire de l'importance qu'aurait la chaleur interne de Saturne, comme source presque unique de l'état climatérique de sa surface, c'est que ce globe devrait jouir tout entier, des pôles à l'équateur, à peu près de la même température. Ainsi parler de zones tant tropicales que tempérées ou glaciales, serait, pour qui recourt à cette hypothèse, une double erreur contre la physique la plus élémentaire. Mais il y a plus. Si l'on ne tient compte que de la chaleur interne, la différence entre le rayon équatorial de Saturne et son rayon polaire étant de 6,000 kilomètres, différence de tous points respectable, il faudrait en conclure que les régions polaires, plus proches

du centre incandescent, sont les moins froides, et les régions équatoriales, les plus glaciales. Et alors, nous aurions, dans cette planète, une série de climats gradués, mais juste au rebours de celle imaginée plus haut.

Ce serait vainement qu'on nous objecterait que les pôles de Saturne doivent être couverts de neige, attendu qu'ils sont blancs. Cette blancheur, ou pour parler plus exactement, cette couleur bleuâtre que nous apercevons, appartient-elle réellement au noyau caché sous les vapeurs supposées opaques de l'atmosphère? Il n'y a pas de raisons pour l'affirmer et il en est qui portent à le nier. On n'a jusqu'à présent observé aucune irrégularité dans l'enveloppe extérieure de la planète; ce qui cependant aurait lieu dans la supposition, Mais, en serait-il ainsi, qu'il faudrait, d'après ce que nous avons dit plus haut, raisonner ainsi: le pôle est couvert de neige, donc le reste de la planète est dans un état plus triste encore. Dira-t-on que le pôle, étant sans nuage, perd plus vite, par le rayonnement dans l'espace, la chaleur qu'il reçoit de l'intérieur? Nous répondrons que, dans ce cas, il trouve une compensation dans la chaleur solaire qui lui arrive directement et sans obstacle. Et ainsi, en toute hypothèse, une fois admises des neiges perpétuelles sur les pôles de Saturne, on ne peut pas logiquement attribuer à son globe une température de beaucoup supérieure à celle que ces neiges elles-mêmes supposent.

GIULIO.

(A continuer.)

ENTRETIEN

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA SOCIÉTÉ ⁽¹⁾

Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

A.—Bonjour, mes amis..... Vous êtes bien, je me flatte..... Je vous attendais depuis quelques jours ; mais quelque tardive qu'elle soit, je reçois votre visite avec le plus sensible plaisir.

B.—Vous le savez, dans la vie on n'a pas qu'à satisfaire aux réclamations de l'amitié ; il y a d'autres devoirs à remplir, les occupations se succèdent : on se promet un peu de loisir, mais une affaire en remplace une autre ; au moment où l'on croyait devoir être libre ; puis, nous tenions à venir ensemble, et quand l'un de nous était prêt, l'autre ne l'était pas. Enfin nous avons pu nous dégager ; et, laissant de côté les soucis matériels, nous venons tenir avec vous une de ces conversations où le cœur jouit du bonheur de l'amitié et l'esprit de la communication des idées sur des sujets qui excitent son intérêt.

A.—Je vous remercie beaucoup de votre bienveillance à mon égard. Vous arrivez à propos pour faire une diversion aux sombres pensées qui m'occupent.

C.—Qu'est-ce donc qui cause votre anxiété ? Serait-ce quelque affliction personnelle !

A.—Non, c'est le triste état de la société qui produit mes soucis. Au moment où vous entriez je lisais ce journal. Je venais d'y voir un attentat opéré par la dynamite ; on a voulu à l'aide de cet élément destructeur faire sauter la maison d'un prince Russe ami du Czar. Ce crime m'a rappelé tant d'autres de même nature

(1) Cet entretien a été prononcé lors de la distribution des prix au collège de St-Hyacinthe.

commis depuis quelques années, et cela me porte à réfléchir sur l'état de la société où s'est introduit ce nouveau moyen de destruction et de mort.

C.—Ne remarquez-vous pas qu'on ne peut ouvrir un journal sans y lire le récit de quelque meurtre par violence ou empoisonnement, ou de quelque incendie, de quelque vol considérable, d'épouvantable immoralité ! Vraiment, il y a presque partout des traits d'une perversité qui effraie.

B.—La presse nous apporte aussi tous les jours le récit de nombreux accidents qui ne sont pas toujours dûs au crime, mais qui n'en sont pas moins déplorables, des naufrages, des incendies, des collisions de trains sur les chemins de fer ; quelquefois, c'est par centaines que se comptent les victimes, et combien d'autres malheurs de toute espèce dont ont souffert des individus. La vie humaine ne semble plus en sécurité ; ceci ne me paraît pas favoriser la thèse du progrès de l'humanité dans la voie du bonheur.

A.—Les malheurs dont vous parlez sont bien à déplorer sans doute ; il en est d'inévitables à raison de causes naturelles qu'on ne peut prévoir ou surmonter, d'autres sont dûs à un manque de prudence plus ou moins excusable ; mais il est bien à regretter de ce qu'à ces accidents où la volonté des hommes n'a point de part, se joignent des désastres dûs à une malice infernale, agissant à l'aide des moyens les plus pernicieux. L'étude de la nature a permis de découvrir en certaines substances une force d'une puissance redoutable ; mais on ne s'en est emparé que pour la mettre au service de la haine et de la vengeance ; cette connaissance porte à un plus haut montant la somme des maux de l'humanité. A l'aide de cette force dont les coups peuvent être préparés dans un secret difficile à pénétrer et qui expose peu celui qui l'emploie à être découvert, on peut produire les effets les plus redoutables, faire crouler des maisons et périr ceux qui les habitent, ensevelir toute une assemblée religieuse ou politique sous les décombres d'un édifice public. Pour vouloir se mettre à l'abri de pareilles catastrophes, il faudrait des précautions imposant de grands frais et dont l'efficacité pourrait ne pas être toujours assurée. Même la vie de chaque individu peut être exposée. Au fond d'une boîte qu'on lui envoie se trouve une matière à qui une légère pression, un simple contact fait produire une explosion homicide ; une lettre que l'on ouvre renferme une substance délétère qui peut empoisonner ou asphyxier.

D.—C'est là un des fruits de l'industrie et des découvertes si vantées dans notre siècle. Je ne conteste pas que la société ne leur ait dû certains avantages, mais il faut aussi tenir compte des

effets funestes qui en ont résulté. Que de pertes de vie ont eu lieu sur les chemins de fer ! Combien de fausses nouvelles, servant de malhonnêtes opérations, ont été données par le télégraphe ! Quel travail fatigant, malsain, ruinant la santé dans les manufactures ! Quels revers de fortunes, quels troubles dans le commerce causés par les agiotages industriels ! Quel matérialisme dans la vie sociale a produit cette ardeur à exploiter la matière pour lui demander des jouissances, des agréments dont on aurait pu facilement se passer et qui n'a guère servi qu'à faire prendre au luxe un effrayant développement ! La lèpre du paupérisme ronge la société ; les travailleurs en grève arrêtent les affaires et demandent de l'emploi les armes à la main. Le bien-être général de l'humanité a-t-il été augmenté ? La santé publique a-t-elle gagné quelque chose dans ce développement de l'industrie en ses diverses branches ? Ne constate-t-on pas au contraire un dépérissement dans la force physique ; il semble que les infirmités deviennent précoces. Et que dire de l'affaiblissement moral dû au culte exclusif de la matière ? De toutes parts il y a un malaise qui s'exprime par des plaintes, et une anxiété qui regarde l'avenir avec défiance. Je le demande, le siècle de l'industrie est-il le siècle du bien moral, le siècle du bonheur.

C.—Il ne faut rien exagérer. L'industrie est bonne de soi. Le Créateur a donné la terre à l'homme pour qu'il l'exploitât. Le service qu'il sait en tirer rend hommage à ses facultés intellectuelles, et l'on ne saurait contester sérieusement les avantages que lui doit la société ! Qui voudrait renoncer à la facilité des communications, soit pour les voyages, soit pour la prompte connaissance de ce qui se passe au loin, due à la vapeur et à l'électricité ? La religion elle-même ne s'en sert-elle pas tous les jours avec le plus grand avantage ? Grâce à elles, elle s'est répandue, dans ce siècle avec une grande célérité dans toutes les parties du monde : elle a vu au concile du Vatican se réunir des Evêques des diverses contrées de l'univers. Une bénédiction du Vicaire du Christ pour une entreprise importante, ou pour une sainte mort, se demande et s'obtient en quelques minutes. Et voudriez-vous, éloignés de parents et d'amis qui vous sont chers, vous priver de la consolation d'avoir promptement de leurs nouvelles, et en un espace de temps relativement court, d'aller les visiter dans des maladies qui peuvent les ravir à votre affection ? Sachons donc remercier la Providence des découvertes industrielles ; mettons-les à profit pour notre bien matériel, et même spirituel, tout en prenant garde à l'abus.

A.—Aussi l'Eglise bénit-elle les chemins de fer. Elle a consacré

une formule de prières à cet effet pour préserver des accidents qu'on aurait à y appréhender. Par les bénédictions diverses qu'elle donne aux vaisseaux, aux maisons, à divers objets, elle veut détourner les malheurs qui les menaceraient. Ne pourrait-on pas croire que si l'on avait recours plus souvent à l'emploi de l'eau bénite, bien des calamités seraient éloignées. Je vous engage à lire à ce sujet, le livre intitulé *L'eau bénite*, écrite par Mgr Gaume, le célèbre auteur du *Ver rongeur* : il y a là des considérations de l'ordre le plus élevé, et des faits nombreux indiquant l'effet salutaire de l'eau qu'a en quelque sorte sacrée la prière de l'Eglise.

B.—Je doute que l'Eglise bénisse jamais la dynamite.

A.—Non, mais l'usage de l'eau bénite peut mettre à l'abri de ses effets désastreux les personnes et les choses sur lesquelles elle a été répandue.

D.—Prenons garde d'être qualifiés de superstitieux : ces pratiques religieuses ne vont pas à ce qu'on appelle la civilisation moderne. Quelle immoralité règne aujourd'hui dans les sociétés autrefois très chrétiennes ! Les crimes les plus monstrueux y sont commis de sang froid, sans lutte contre la conscience, souvent avec une impudence attaquant tous les principes de la morale. Dès lorsqu'on est sous l'empire d'une passion on veut la satisfaire à tout prix ; le crime le plus énorme ne coûte pas. On sacrifie, si on le peut, à sa vengeance la vie d'un homme, que dis je ? d'un grand nombre d'hommes, s'il le faut pour atteindre ce que l'on a pour but. Le meurtre, l'incendie, le vol seront employés si l'on croit y trouver son intérêt personnel. Dans l'ordre politique on se rendrait ridicule si on traitait les questions au point de vue de la justice, de l'honneur, du bonheur moral de la société. Une habileté plus ou moins frauduleuse, voilà la diplomatie. Suivant un mot célèbre, partout la force prime le droit. Quelle énormité que l'envahissement des Etats pontificaux par Victor Emmanuel et que la persécution des catholiques en Russie, en Allemagne, en Suisse !

C.—Maintenant, si nous considérons l'état des mœurs, nous voyons le plus dégoûtant spectacle : les principes les plus contraires à l'honnêteté publique sont répandus partout : les théâtres sont une école de scandale : on publie des livres de la plus sale obscénité ; ils sont annoncés publiquement, leurs titres sont affichés aux vitrines des librairies ; des gravures, des statuettes d'une indécence révoltante sont exposés aux yeux de tous les passants. Tout est fait pour ôter le sentiment de la pudeur et amener le triomphe public du vice.

En même temps, par la législation ou par des écrits publics, on renverse les bases de la famille. Le divorce est jusqu'à un certain point autorisé : l'adultère est excusé, le concubinage passe dans les mœurs. On le regardait avec indifférence en celui qui a dit : *le cléricisme c'est l'ennemi* ; mais cette infamie, jointe à ses autres attentats contre la religion, la justice et les devoirs du vrai citoyen, ont provoqué la colère divine qui s'est manifestée par un coup d'éclat.

Oui, toute attaque contre la foi retombe sur les mœurs ; la vie de l'âme s'affaiblit : la satisfaction des sens uniquement recherchée tend à ne plus faire de cas des jouissances de l'esprit et du cœur. Selon le mot de St-Augustin, *l'âme se fait corps : anima corporescit*.

B.—En effet les sentiments nobles et élevés, les affections pures et dévouées, les satisfactions si douces du cœur dans l'accomplissement du devoir, les ineffables délices de l'âme dans la croyance aux dogmes catholiques et dans tous les rapports avec l'ordre surnaturel ; tout cela est inconnu à ces hommes qui n'aspirent qu'à satisfaire leur ambition, à accumuler des richesses, à se livrer à tout ce qui satisfait les sens. Que de bonheur enlevé au cœur par les doctrines matérialistes répandues dans la société ! En même temps l'intelligence s'affaiblit et se dégrade : les hautes pensées l'abandonnent ; elle n'a plus la force de concevoir et de produire des œuvres qui décèlent le génie ; là où le talent se trouve encore, il tombe dans l'extravagance et la bizarrerie ; on ne voit plus de belles productions littéraires ; le goût intellectuel est dépravé, un abject réalisme a pris la place du beau idéal dans le domaine de l'art. Aujourd'hui dans les divers ordres, objets de l'activité humaine, la théorie et la pratique sont exprimées par le mot célèbre de Victor Hugo, *le laid c'est le beau*. On le sent, il y a dans la société où règne le désordre que j'expose, un affaiblissement intellectuel qui ne peut que s'accroître et qui annonce le retour de la barbarie.

A.—Tout cela, c'est l'effet de l'impiété. Sans la religion, il ne saurait y avoir de fondement aux vertus morales. Logiquement, l'homme qui n'attend rien au-delà de la tombe où il doit nécessairement entrer ne cherchera pas ce qui peut faire le bonheur des autres, mais ce qui est le plus utile et le plus agréable à lui-même. Les limites étroites dans lesquelles doit se renfermer son existence le forcent de chercher la jouissance par tous les moyens qu'il croit propres à la lui donner. Par l'effet de l'instinct invincible qui le porte à désirer le bonheur, l'égoïsme devient pour lui une nécessité.

On a dit "l'homme peut être moral, avoir l'idée du devoir et la force de le remplir, sans être religieux; il y a des cœurs naturellement généreux qui se portent par un noble instinct au dévouement." Ce n'est pas l'avis de Jean Jacques Rousseau qui a dit en termes formels: « J'ai long-temps cru que l'on pouvait être honnête homme sans religion, mais l'expérience m'a démontré le contraire. » Toutefois, je ne nie pas que tels et tels individus, qui ne font profession d'aucune croyance religieuse, ne puissent avoir un sentiment moral qui les engage à respecter les droits des autres et même, jusqu'à un certain point, à s'imposer des sacrifices pour eux. Mais, assurément, cela ne se verra pas dans toute une société, ce ne sera que des cas exceptionnels. Et, je dirai que ces hommes doivent, à leur insu, les dispositions morales de leur cœur, à la foi qu'ils rejettent de leur esprit. La religion domine la société; elle proclame une loi que Dieu a enseignée, et pour engager à l'accomplir, elle présente aux hommes le motif de la reconnaissance et de l'amour qu'ils doivent à leur Créateur, et la crainte des châtimens dont il punit la transgression de ces préceptes. Voyez le christianisme, je dirai plus particulièrement le catholicisme. Sans cesse, il rappelle les devoirs que Dieu a imposés; il expose l'exemple du Christ pour encouragement aux plus hautes vertus. Non-seulement il fait une obligation rigoureuse de la justice, mais il fait de la charité, du dévouement, une loi dont la violation serait sévèrement punie. Et sa doctrine sur la dignité surnaturelle de l'homme porte, selon l'expression qu'il emploie, à aimer le prochain comme soi-même, à se sacrifier pour lui, jusqu'à la mort même, en certaines circonstances. Ces principes pénétrant toute la société soumise à son influence, deviennent les premiers enseignemens donnés à l'enfance, ils se gravent dès lors dans l'esprit et le cœur; ils forment une conscience qui a horreur de l'injustice et qui sent la beauté du dévouement.

Or, voici un homme qui perd la foi, mais il conserve jusqu'à un certain degré telle disposition à détester le vice, à aimer la vertu que la religion a mise en lui. Devenu incrédule, il reste honnête homme. C'est une suite de l'enseignement reçu; le cœur n'est pas si mobile que l'esprit. Aussi, tel homme qui ne croit plus au baptême, conserve encore un reste de la grâce qu'il y a reçue. Il attaque l'Eglise, et cependant c'est à elle qu'il doit de ne pas être barbare, de garder dans son cœur des sentimens d'honnêteté et d'honneur.

D.—Il en est ainsi des sociétés chrétiennes qui sont en dehors de la foi catholique. Leur morale vient de l'Evangile qui en

renferme les préceptes. Mais cet Evangile de qui l'ont-elles reçu ? Qui le leur a donné et expliqué ? qui les a faites chrétiennes ? C'est l'Eglise, par son chef qui leur a envoyé des missionnaires, lesquels leur ont prêché la foi. Ainsi, elles doivent au catholicisme la morale évangélique dont elles vivent ; mais de plus cette morale est entretenue chez elles par la même autorité. Voyez cette Eglise catholique répandue sur toute la surface du monde, dont les membres en grand nombre se trouvent chez toutes les nations, dont la voix retentit partout avec éclat. Sans cesse elle démontre la solidité des fondements de la foi, elle prouve les vérités de l'Evangile, elle proclame les principes de la morale. C'est elle qui maintient, à leur insu, même chez ceux qui refusent de reconnaître son autorité, ce qui reste en eux de croyance à la mission du Sauveur et à la doctrine des livres sacrés. L'enseignement de l'Eglise catholique forme l'opinion morale des sociétés ; il est trop général, trop puissant pour qu'on puisse se soustraire à son influence. Supposez l'Eglise disparaissant du monde ; faites taire cette voix du Pape qui rappelle sans cesse la loi divine et la sanction de la justice éternelle ; que les hommes n'aient plus pour les guider en religion et en morale qu'une raison partout ou toujours si flexible à l'influence des passions ; je le demande : que deviendrait le monde ? L'antiquité avec son affreux ordre social, la barbarie des nations qui ne sont point soumises à la loi de l'Evangile, les horreurs de la révolution chez un peuple où l'incrédulité a momentanément dominé, répondent : Sans le Christianisme, point de justice, de morale, de bonheur pour la société.

B.—Jamais on n'avait vu encore une nation afficher si explicitement l'athéisme que le fait actuellement le pays de nos ancêtres. Robespierre lui-même avait fait proclamer que la nation française croyait en Dieu. Aujourd'hui, ceux qui président à ses destinées excluent Dieu de toute relation avec la société, et laissent impunément proclamer la négation de son existence. On est animé d'une haine à son égard qui tend à lui enlever tout culte, tout respect de la part des hommes. On profère contre lui d'horribles blasphèmes. Non, ce n'est pas seulement à la religion révélée, à la divinité du Christ qu'on fait la guerre, comme au siècle dernier : c'est au Dieu Créateur des hommes : on veut se soustraire à tout domaine de sa part ; on lui adresse des défis comme pour constater que son pouvoir n'est rien et que la croyance à son existence n'est qu'une chimère, fruit de l'ignorance dans laquelle a vécu le monde.

Je lisais ces jours passés cette satanique parole : « Que la science

progresses, et bientôt il ne sera plus question du nommé Dieu.»

C.—*Satanique*, vous avez dit le mot. Cette guerre déclarée à Dieu, inouïe jusqu'à ce temps, n'est pas, malgré ses passions, dans la nature de l'homme ; puisque le genre humain a eu comme instinctivement la croyance à un Dieu créateur, plein de bonté, et en même temps de justice.— Cette hostilité à l'égard de Dieu vient de l'esprit superbe qui s'est révolté contre lui, et qui pour se venger de la punition qu'il en a reçue, cherche à lui faire perdre tout empire sur les hommes. Aussi ceux qui attaquent Dieu obéissent à la puissance infernale, dont leurs vices les ont rendus sujets. Leur insulte à l'égard du bien souverain leur est inspirée par l'auteur de tout mal ; c'est une soumission aveugle à sa volonté ; un hommage qu'ils décernent à son autorité sur eux ; une sorte d'adoration qu'ils lui rendent, sans s'en douter : pour eux, Dieu, c'est le diable.

D.—Sans doute, cette affreuse doctrine n'a pas encore infesté toute une société. Mais vous n'ignorez pas que le matérialisme est pratiqué par la très grande partie de ceux qui s'occupent des sciences naturelles ; qu'en France, il domine dans l'enseignement médical ; il est soutenu dans un grand nombre d'écrits. Et toute l'action du gouvernement ayant pour elle la majorité des membres des corps législatifs, n'est-elle pas une dénégation de la divinité ? Tout emblème religieux est banni des cours de justice et de toutes les écoles laïques ; le serment ne se fait plus au nom de Dieu ; la croix est enlevée des places et des voies publiques ; les temples sont impunément profanés : les ordres religieux sont proscrits ; et les mesures les plus odieuses, les plus injustes, les plus tyranniques sont prises contre le clergé séculier pour paralyser son action et lui ôter toute influence.

On fait des efforts pour arracher la foi au peuple ; lorsqu'on le peut, on empêche d'appeler auprès des mourants le ministre de Dieu ; on veut enfouir les morts dans la terre sans plus de démonstration religieuse que pour le corps d'un animal. Eh bien ! tous ces actes sont une expression d'un athéisme avoué ou déguisé.

C.—Cette haine destructive de tout sentiment chrétien, on veut la transmettre aux générations futures : voilà ce qui explique ces lois sur l'éducation qu'on a si bien qualifiées *scélérates*. Toute parole, tout acte qui tend à rappeler Dieu, est interdit dans les écoles sous le contrôle du gouvernement. Celles-ci reçoivent toutes les faveurs, et l'on met toutes sortes d'entraves au fonctionnement de celles que la confiance publique laisse encore à la direction ecclésiastique. Méconnaissant les droits des pères de famille, on veut les forcer par l'enseignement obligatoire, à faire

instruire leurs enfants dans l'indifférence religieuse ou plutôt dans l'incrédulité ; car souvent les circonstances ne leur permettent pas de les envoyer dans les établissements d'éducation auxquels un reste de liberté de parler de Dieu n'a pas encore été enlevé.

Pervertir les intelligences et les cœurs pour une longue suite de générations, voilà ce que tentent les hommes qui ont aujourd'hui le pouvoir dans ce qu'on appelait autrefois le Royaume très chrétien. Les auteurs des lois contraires aux droits de l'Eglise et de la famille en matière d'éducation, ou des *Manuels d'instruction civique* introduits dans les écoles pour remplacer le cathéchisme, sont les agents de l'œuvre la plus efficace peut-être qu'ait encore entreprise Satan pour la perdition éternelle des âmes. Quand la foi aura repris son empire sur la société, quelle exécration mémoire sera attachée à leur nom !

A.—En voyant ce but poursuivi avec tant d'efforts pour bannir toute idée religieuse de la société, on doit se demander pourquoi cette opposition à toute expression de foi, à tout ce qui est surnaturel. Pourquoi cette guerre déclarée par l'homme à Dieu ? C'est que la révélation nous dit : « Il y a un Dieu qui a créé les hommes ; Il les a destinés à partager éternellement le bonheur suprême dont Il jouit ; mais pour le mériter, il faut qu'ils accomplissent les lois qu'Il leur a imposées, qu'ils se rendent dignes d'être unis à lui par une initiation de sa sainteté, et s'ils ne le font pas, ils seront punis par des châtimens éternels. »

Or, l'incrédulité matérialiste qui envahit de plus en plus la France, a une doctrine toute opposée. Elle dit : « l'homme n'est pas créé de Dieu qui est un être imaginaire. Dans le passé, l'homme était un singe ou un autre animal ; il s'est perfectionné en vertu de la loi du progrès continu. »

Mais quel est donc le but de cette doctrine si dégradante, que l'homme doit repousser de toute l'énergie de sa raison et de ses sentiments ?

C'est qu'elle amène une conséquence fort logique. Point de Dieu, donc point de lois prescrites, point de justice qui punisse, point de morale ; liberté pour l'homme de se livrer à toutes ses passions quelqu'abjectes qu'elles soient.

L'homme n'est qu'une bête transformée : donc, il doit vivre de la vie de la bête.

Oui ! la liberté des brutes c'est la conséquence voulue par ceux qui se prétendent issus des brutes. Oui, l'anti-cléricisme, c'est l'abrutissement, c'est la dégradation de l'esprit et du cœur. Et la société où dominerait cet abêtissement intellectuel et moral

serait bientôt livrée à tous les désordres et à toutes les violences, parcequ'aucun frein ne comprimerait les passions si opposées les unes aux autres ; le monde deviendrait le désert où les bêtes féroces s'entredévorent ; il finirait par n'être plus qu'un amas de boue et de sang.

D.—Quel sera pour un peuple le résultat d'une telle impiété, d'une telle immoralité ? N'aura-t-il pas à subir bientôt quelque terrible châtement ? Il y a quelques années, j'ai assisté au Séminaire de St-Hyacinthe à un entretien sur la destinée providentielle des empires. On y a fait voir que tôt ou tard les nations chez lesquelles l'esprit religieux et le sentiment moral se perdent, en sont punis par d'effroyables malheurs, surtout par une large effusion de sang dans les guerres étrangères ou civiles. Le Seigneur humilie les peuples qui se révoltent contre lui. Comment la France peut-elle oublier l'horreur qu'elle a causée au monde par les crimes de la Révolution du dernier siècle et ce qui est bien plus récent, ses honteuses défaites par les Prussiens devenus maîtres d'une partie de son territoire ? Oui, quand la mesure des iniquités est comblée, les coupes de la colère divine, selon l'Apocalypse, se répandent sur les sociétés coupables en d'épouvantables fléaux.

Déjà la France subit une profonde humiliation en sa nullité dans la diplomatie européenne. Les autres puissances semblent n'en pas tenir compte dans leurs conseils. Le grand chancelier prussien qui a triomphé d'elle, déclarait qu'il n'y a rien à craindre d'une république où le patriotisme a fait place à la satisfaction des intérêts personnels et à la haine contre les principes fondamentaux de la société. Et un homme d'état d'Angleterre n'a-t-il pas dit récemment ce mot sanglant à l'égard de ce qui s'appelait la grande nation : « En France il n'y a plus rien ni personne. »

A l'intérieur, ce pays si déplorablement gouverné ne commence-t-il pas à craindre des désastres financiers et des bouleversements politiques qui animent les citoyens les uns contre les autres ? Il y a là un volcan ; la fumée en sort largement ; la lave destructive ne tardera pas à couler.

B.—Il ne faut pourtant pas désespérer. Il y a dans le pays de nos ancêtres un Episcopat distingué par ses lumières, sa dignité et sa fermeté ; un clergé voué aux devoirs de son ministère ; des Ordres religieux qu'honorent leurs vertus, leur zèle et la persécution provoquée par leurs mérites et leurs succès. Dans la société laïque, que d'éloquents et utiles défenseurs de la religion, de la justice, de tout ce qui peut faire le bonheur d'une société ! Que d'associations bienfaisantes sont à l'œuvre de toutes parts malgré les entraves qu'on met à leur action ; que de prières pour

le salut de la patrie s'élèvent en tant de sanctuaires ! Et les prodiges si extraordinaires, si nombreux, si constants de Lourdes n'indiquent-ils pas une disposition bienveillante de la Providence envers la nation fille aînée de l'Eglise ?

A.—Oui, mais le mot *Pénitence* a été répété à Lourdes comme à la Salette. A-t-il été réalisé ? Au reste tout ce qu'il y a de bien, de méritoire en France pourra avoir plus tard une influence salutaire sur les destinées de ce pays ; mais il est à craindre que la justice divine précède la miséricorde. Rien ne présage dans ceux qui gouvernent et dans la grande partie du peuple égaré un retour vers le Dieu qui ne pardonne qu'au repentir. Une restauration monarchique, en la supposant possible prochainement, ne saurait suffire à convertir une nation pervertie. Le changement de l'état religieux et moral viendra d'une cause moins humaine, moins naturelle, c'est le secret de Dieu.

C.—L'esprit du mal a envahi d'autres contrées que la France. Il domine aussi en Italie, dans un gouvernement si hostile sous tous les rapports à l'Eglise dont il a envahi les Etats ; là aussi, on cherche à décatholiser ce peuple si distingué par sa foi : la cité appelée la ville sainte perd son caractère sacré. L'insulte est prodiguée au chef de l'Eglise. De même que son divin Maître devant ceux qui le jugeaient digne de mort, attestait sa divinité et menaçait de son jugement ses accusateurs et ses juges iniques ; ainsi le Pape affirme son autorité de Vicaire du Christ et condamne avec énergie tout ce qui s'opère contre la religion et la justice. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas sans doute contre la pierre sur laquelle le Christ a bâti son Eglise ; mais des populations plus ou moins nombreuses pourront se soustraire à l'empire du chef de la société catholique : ce serait pour leur malheur dans un temps plus ou moins prochain, car selon la prédiction du Sauveur, la pierre tombera en les écrasant sur ceux qui veulent l'ébranler.

Le pays gouverné par le souverain qu'on appelait *Sa Majesté catholique* sent aussi l'invasion des idées anti-chrétiennes. On y tend à soustraire la société aux lois du Christ et de son Eglise. On voit déjà le fruit produit par les doctrines pernicieuses qu'on a laissé semer. L'association dite *La main noire* y a commis des actes d'une barbare violence et menace cette contrée d'autres malheurs.

Voyez-vous la Russie, la cruelle persécutrice de l'Eglise, la meurtrière de la Pologne ? Le despotisme qui la gouverne ne l'a pas mise à l'abri de ces nombreux et redoutables nihilistes se trouvant partout, toujours prêts à d'horribles attentats. Là, la

dynamite a été l'exécuteur de la vengeance divine contre un oppresseur du catholicisme et le destructeur d'une généreuse nation. Heureux si le rapprochement du nouvel empereur avec le St-Siège lui a mérité au jour de son couronnement un règne où la liberté pleinement accordée à l'Eglise, et le respect de tous les droits éloignent de son vaste domaine les doctrines et les violences des sectes infernales qui l'ont envahi.

B.—Il est une autre grande nation qu'un libéralisme mal entendu a fait le refuge de tous les conspirateurs et des agents de révolutions dans les pays étrangers. Là s'est formée l'*Internationale* avec ses horribles complots ; là, les honneurs de la sépulture dans un temple fameux, chef-d'œuvre élevé par la foi chrétienne, ont été décernés à l'auteur d'un système contredisant la révélation, conduisant au matérialisme et avilissant l'homme par l'origine dégradante qu'il lui attribue. Là, l'athéisme, protégé par le premier ministre du gouvernement, acclamé par une partie de la population de la capitale, a failli remporter un triomphe dans le parlement. Mais là aussi la dynamite a agi cruellement, elle menace encore de ses coups meurtriers, et une secte nombreuse et pleine de vengeance contre une oppression malheureusement trop réelle, inspire des craintes qui sont justement fondées. Les moyens de répression par l'autorité publique n'auront qu'une efficacité bornée. Si les doctrines anti-sociales continuent à avoir, en ce pays, droit de cité, tôt ou tard la force des idées l'emportera sur la force matérielle. Que la noble Albion résiste à l'invasion des principes destructeurs de la religion et du bonheur de la société ; qu'elle soit juste et bienveillante envers un peuple dont elle a trop longtemps méconnu les droits ; et cet esprit religieux qu'elle a en tout temps manifesté, ce respect à l'autorité, cette fidélité aux bonnes traditions qui la distinguent pourront lui mériter de la Providence la continuation de la glorieuse prospérité dont elle jouit.

C.—Un trait de l'histoire romaine se présente à moi en ce moment. Caton voulait déterminer le Sénat à déclarer la guerre à Carthage, en lui faisant voir que cette ville ennemie était si peu éloignée que l'on pouvait craindre quelque hostilité toute prochaine de sa part. Il montre pour cela à l'auguste assemblée une figue pleine de fraîcheur en lui disant : ce n'est que la troisième journée qu'elle a été cueillie à Carthage : voyez comme nous sommes peu éloignés de l'ennemi.

Nous sommes bien près, nous Canadiens, de ce pays de nos pères, si désolé par les doctrines pernicieuses qui y dominent en ce moment. L'océan est bien vite traversé ; les livres irréguliers

et immoraux que produit la presse de ce pays se transportent ici en peu de temps : les idées funestes qu'ils contiennent peuvent facilement s'emparer des intelligences. C'est une épidémie contre laquelle il faut se prémunir. N'y a-t-il pas déjà un certain nombre d'esprits infectés du venin des principes désastreux émis dans les livres, les revues, les journaux reçus dans notre pays ? Notre communauté de race, de langue et jusqu'à un certain point de mœurs avec la France, une attache naturelle à l'égard de la contrée qui fut notre-mère-patrie, les relations commerciales que nous avons avec elle qui s'accroissent chaque jour, tout cela peut nous disposer plus ou moins à notre insu à subir l'influence des idées dangereuses qui président dans ce pays, et des actes accomplis par son gouvernement. Sans doute la perte de l'esprit religieux qui nous distingue ne serait pas l'œuvre d'un jour ; mais nous sommes dans un siècle où tout se fait vite : un avenir moins éloigné qu'on ne pense pourrait présenter ici le spectacle d'une nation rapidement pervertie.

A.—La foi ne dominant plus dans ce pays, mais c'est notre anéantissement national ! L'action catholique nous a fait ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leur personne la foi, la piété, la probité peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré le courage des martyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol ; elle a encouragé l'intrépidité de ces héros qui, avec un dévouement si valeureux, ont soutenu la colonie naissante ; elle a provoqué l'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et de si importantes découvertes ; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait dû nous anéantir, mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'invasion de cette impiété qui a amené la Révolution française avec tous ses désastres. C'est la religion qui a maintenu en nous une loyauté qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom dans l'Union Américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité qui sont pour nous un si noble orgueil ; c'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs, que distinguent ces qualités disparues hélas ! chez tant d'autres peuples, le respect pour les choses sacrées, l'honnêteté qui fait rougir le vice, la probité dans les transactions, l'urbanité dans les rapports sociaux, et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparaît aujourd'hui dans les hautes classes comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans

la presse presque toute entière, dans toute l'expression sociale Pourquoi ne dirai-je pas maintenant que la religion par un bienfait de la Providence, qui la voit dominer en ce pays, donne cette paix, cette sécurité, ce bonheur moral que ne connaissent plus tant d'autres sociétés ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* a dit, en parlant de la France d'autrefois : « Les étrangers qui la visitaient s'en retournaient en disant au-dedans d'eux mêmes : Ce royaume est réellement le plus grand entre les nations. » Les visiteurs nombreux et souvent distingués qui viennent sur notre sol, ne peuvent-ils pas redire à leur tour : Le Canada est le pays le plus religieux du monde ?

D.—C'est un témoignage rendu à notre patrie par l'illustre général qui, l'année dernière, honorait de sa présence la distribution des prix du Séminaire de St-Hyacinthe. Il y recevait un hommage solennel dû à son habileté militaire, à sa valeur héroïque dans les combats, à son ardent dévouement à la cause de l'Eglise et à ses éminentes qualités chevaleresques, à tout ce qui a redoublé en sa personne la gloire déjà si grande du nom de Charette, illustré par un des géants de la Vendée. En retour, il a redit, en accents émus, dans sa patrie, l'admiration que lui avait causée la vivacité de la foi, la rectitude des idées, la noblesse des sentiments dont il avait entendu l'expression, et les magnifiques institutions d'éducation et de charité dont la religion a couvert notre sol.

Ne pouvant trouver pour nous une qualification plus honorable que celle que lui inspirait son amour pour l'héroïque province dont il est un des fils les plus glorieux, il a dit : Les Canadiens sont des Vendéens.

C.—Qui pourrait, sans une amère tristesse, voir, dans un avenir plus ou moins lointain, la foi que nous professons s'éteindre dans ce pays, ou du moins ne plus le dominer de son empire.

Supposez la guerre déclarée par ceux qui auraient l'autorité à tout ce qui touche à la foi catholique, ces noms de Saints qui désignent la plupart de nos paroisses et qui donnent à notre contrée un caractère religieux si prononcé; ces noms feraient place à des dénominations empruntées à des hommes dont la vie peut-être contrasterait sous plusieurs rapports avec celle des héros du christianisme, protecteurs de nos compagnes. On ne verrait plus se déployer ces processions solennelles, ces démonstrations de la piété catholique qui sont une des grandes joies de notre peuple. On ne célébrerait plus ces fêtes religieuses si pleines d'allégresse et d'édification, dont nous seuls catholiques, avons le secret; nos pieux et charmants cantiques ne feraient plus retentir

nos collines ou les rives de nos fleuves de leurs mélodieux accents ; l'hommage à rendre au Dieu incarné et à sa douce Mère serait peut-être permis dans le secret du temple, mais toute gloire leur serait interdite au grand air, devant le soleil, en présence de notre majestueuse ou gracieuse nature : notre atmosphère ne serait plus catholique.

Elles ne seraient plus l'honneur de notre patrie ces institutions florissantes, ces collèges, ces séminaires, ces maisons religieuses attestant la puissance et le zèle de notre foi. Sous l'effet des entraves de la persécution dont elles seraient l'objet, verrait-on ces communautés religieuses enseignantes qui font de la femme canadienne un si aimable type de vertu ? Et les pauvres, les infirmes, les malades, les misérables de toute sorte de l'ordre moral ou corporel, trouveraient-ils cette admirable charité qui vient à leur secours dans ces hospices de tout genre où s'exerce nuit et jour un inépuisable dévouement ?

Si le catholicisme perd son empire en ce pays, alors, pour une très grande partie de la société, plus de baptême qui donne les âmes à Dieu, plus de ce bonheur que nous sentons tous dans ces rapports si intimes que la religion met sans cesse entre le Seigneur et nous.

Et quand s'accomplirait l'acte sur lequel se repose la constitution sacrée de la famille, alors ce ne serait plus avec ce sentiment du cœur qui fait prononcer le mot *Toujours*. Non, ce sera loin de tout symbole sacré, de toute bénédiction religieuse, de toute garantie de bonheur donné par le ciel, que les époux en contractant leur alliance auront à se dire : un jour, un autre aura mon affection et te remplacera auprès de moi.

Et quelles seraient les mœurs d'un peuple qui n'aurait ni l'espérance du ciel, ni la crainte des châtimens de la justice divine ! Une hideuse corruption s'y étalerait partout : la bonne foi, la charité seraient bannies de la société, et, avec elles, la paix et le bonheur ; la cupidité, l'ambition, toutes les passions, exemptes de tout frein, chercheraient à se satisfaire ; toute propriété serait l'objet d'une convoitise qui recourrait à la violence pour s'en emparer ; toute supériorité aurait à subir la proscription de la haine et de l'envie. Oh ! je frémis à l'aspect de l'avenir qui se préparerait à mon pays.

B.—Il y a peut-être du pessimisme dans ces appréciations, mais il n'en faut pas moins appliquer la maxime médicale : «Principiis obsta : sero medicina paratur cum mala per longas invaluere moras.»

D.—Je n'ai pas eu l'avantage de faire comme vous, messieurs,

des études classiques. Comme le Bourgeois gentilhomme je vous demande : qu'est-ce que dit ce latin là ?

B.—Arrêtez le mal à son principe : si vous le laissez prendre des accroissements, le recours à la médecine aura lieu trop tard pour être efficace.

Oui, il faut prémunir notre patrie contre l'invasion des doctrines perverses qui feraient son malheur. Cette considération devrait attirer la réflexion des hommes qui peuvent exercer une influence sur la société. On doit repousser avec énergie toute fausse théorie ; combattre les principes subversifs de l'ordre religieux et moral par tous les moyens que peut permettre d'employer l'éducation qu'on a reçue ou la position sociale qu'on occupe.

Les idées erronées favorisées par les passions peuvent prendre facilement racine dans les esprits, si on ne les empêche pas d'y pénétrer. Il faut quelquefois faire sentir ce que peut avoir de pernicieux des maximes dont le danger ne s'aperçoit pas tout d'abord. Sans doute c'est la mission propre du clergé de signaler les fausses doctrines en matières de foi et de leur faire une guerre incessante ; mais les laïques instruits doivent lui prêter un concours efficace, n'oubliant jamais que notre religion, c'est notre nationalité, notre bonheur.

D.—La foi se perd dans une société par les erreurs qui l'attaquent mais l'altération des mœurs leur ouvre une voie de facile propagation. Certes l'état moral de notre patrie est encore glorieux pour elle ; mais il ne faut pas se dissimuler qu'il tend à s'affaiblir. La simplicité antique disparaît ; le luxe devient une ruine pour les familles ; l'ivrognerie fait de nombreuses victimes ; la probité ne préside pas à toutes les transactions ; l'amour des richesses conduit à des spéculations, à des agiotages où la justice n'a pas toujours sa part ; l'honneur attaché à l'accomplissement du devoir n'est pas un sentiment qui ait conservé son empire dans tous les cœurs ; le patriotisme cède de temps à autre aux intérêts de l'ambition ou de la cupidité ; et les malheureuses discussions politiques ont amené des haines, des récriminations où l'animosité des partis a cherché à se satisfaire plus ou moins souvent aux dépens de la vérité et de la justice. Ces luttes difficiles à éviter avec la pauvre nature humaine, et un peu avec notre caractère national, sont à déplorer ; le sens moral du peuple s'y affaiblit. Sans doute, il faut servir la patrie par l'action de la vie publique ; mais la politique absorbe trop les esprits ; et elle peut détourner même les intelligences de l'attention à porter aux intérêts religieux moraux et intellectuels de l'ordre social.

B.—Craignons les divisions, dans quelque sphère qu'elles se

produisent ; elles amènent toujours de funestes résultats, sous prétexte de zèle à soutenir ce qu'on croit être la bonne cause, on se fait de mutuelles récriminations dont souffre notre caractère national ou notre foi de catholiques : la divergence des opinions est jusqu'à un certain point inévitable, mais elle ne doit pas créer des animosités qui empêchent l'union pour la défense de la religion et de la patrie.

A.—Vous avez signalé diverses causes propres à affaiblir en notre pays la gloire religieuse et morale dont il jouit. Les fautes du présent engendrent les malheurs de l'avenir. Mais ce qu'il y aurait surtout à redouter, ce serait l'atteinte portée à l'enseignement chrétien. Grâce à Dieu on n'en est pas là ; mais il faut prévenir toute tendance qui y conduirait.

J'ai assisté il y a neuf ans à un discours qui a eu lieu au Séminaire de St-Hyacinthe sur *la nécessité de la religion dans l'éducation* : on y a fait voir que la religion est intéressée aux questions philosophiques, historiques, politiques, littéraires, et qu'elle a à contrôler aussi l'étude du droit et de la médecine ; parce que, dans ces divers ordres de connaissances humaines, on touche à des points plus ou moins nombreux, aux dogmes ou à la morale qui sont de son domaine.

On y a rappelé cette proposition du *Syllabus* condamnée par l'Eglise : « La bonne constitution de la société civile demande « que les écoles populaires qui sont ouvertes à tous les enfants de « chaque classe du peuple, à une instruction supérieure, à une « éducation plus élevée de la jeunesse, soient affranchies de toute « autorité de l'Eglise, de toute influence modératrice, et de toute « ingérence de sa part, qu'elles soient pleinement soumises à la « volonté de l'autorité civile et politique, suivant le désir des « gouvernants et le niveau des opinions générales de l'époque. »

Tout l'avenir d'une société dépend de l'éducation de la jeunesse. Ce seront les idées dont on l'aura imprégnée qui domineront plus tard pour le bonheur ou le malheur d'une nation. Cette vérité nous est démontrée de la manière la plus évidente par ce que font aujourd'hui en France les hommes irréligieux qui la gouvernent. Ils veulent une société sans foi en Dieu, par conséquent sans une loi morale dont il soit l'auteur et dont il punisse ceux qui la transgresseraient. Voilà pourquoi ils font tant d'efforts pour bannir la religion de tout enseignement. L'éducation gratuite laïque et obligatoire n'a pas d'autre but. En proclamant le droit de l'enseignement de l'Etat en matière d'instruction, ils veulent à l'aide des moyens dont ils disposent, faire tomber les écoles et les collèges tenus par des prêtres et des religieux pour y substituer

ceux où les maîtres qu'ils chargeraient d'enseigner élèveraient les jeunes générations dans les idées qu'ils veulent faire prévaloir.

C.—Il nous faut tenir une conduite toute opposée. Sans doute l'Etat peut et même doit favoriser l'éducation par des octrois qui rendent plus facile à acquérir l'instruction primaire dans les écoles, ou par des subventions en faveur des établissements d'enseignement supérieur. Mais il doit se souvenir que le droit de pourvoir à l'éducation des enfants est du domaine des pères de famille ; que sa mission n'est pas de donner un enseignement qui, à raison de la force dont il dispose, serait le despotisme sur les intelligences, que l'Eglise a reçu de son fondateur le droit d'enseigner toutes les nations. Sans doute ceci s'entend de l'enseignement dogmatique et moral : mais comme les principes religieux ainsi que cela a été dit, se trouvent concernés dans l'étude des sciences et des lettres, il suit que le clergé a le droit non pas d'enseigner lui seul les matières profanes, mais de contrôler tout enseignement en ce sens qu'il puisse connaître et réfuter ce qui serait contraire aux vérités révélées.

D.—Nous sommes heureux de ce que les hommes qui, depuis un certain nombre d'années, se sont succédés à la tête des affaires de notre province sont pénétrés de ces idées, — qu'ils ont donné une large part à l'Episcopat, au Conseil de l'instruction publique, et qu'ils reconnaissent les droits de l'Eglise dans la surveillance à exercer sur toute éducation. C'est un contraste bien glorieux pour eux avec les gouvernants de la France, si acharnés dans la guerre qu'ils font à tout ce qui tient à l'ordre surnaturel.

C.—Maintenant j'observerai qu'il est nécessaire qu'un haut enseignement religieux soit donné dans notre société. Faute d'études profondes sur les dogmes et l'histoire du catholicisme la plus légère difficulté paraît sérieuse, elle déconcerte, on ne sait qu'y répondre. La foi qu'on professe est vaincue devant les autres, et bientôt elle chancelle au dedans de soi-même. Dans un siècle comme le nôtre où l'incrédulité et le fanatisme anti-religieux élèvent tant de sophismes, font entendre tant de cris menaçants contre notre foi, ne doit-on pas, autant qu'on le peut, s'instruire au point de pouvoir la défendre, et démontrer en toute occasion qui le requiert, la vérité de ses enseignements, la beauté de son culte, et les bienfaits de tout genre qu'elle a apportés à la société.

C'est dans nos collèges classiques que cette haute instruction religieuse est donnée, en même temps que les études scientifiques et littéraires auxquelles on s'y livre forment les hommes qui font l'honneur de la patrie dans les positions sociales qu'ils peuvent occuper. Ce sont ces institutions qui ont en grande partie fait

notre pays ce qu'il est. Elles maintiendront ce qu'elles ont établi sous l'action dévouée et éclairée du clergé qui les dirige. Elles ne devraient pas être l'objet d'une indifférence qui semble prête à les sacrifier, ou du moins qui ne songe pas aux moyens de les rendre plus dignes du but de leur institution.

A.—Chacun doit apporter sa part dans la grande œuvre de l'éducation. Le clergé montrera toujours son zèle à encourager les collèges où il se recrute, et qui maintiennent son influence dans la société. Les citoyens éminents, responsables de la direction des intérêts du pays, comprendront mieux que jamais que c'est un de leurs devoirs de favoriser une éducation qui puisse faire l'honneur de la patrie. Les parents, à qui une certaine aisance de fortune permet de le faire, sauront procurer à leurs enfants cette instruction classique, propre à leur faire occuper des positions honorables pour eux et grandement utiles au bien public, leur donnant par là même l'héritage le plus propre à leur assurer un bel avenir. Tous ceux qui réfléchissent sur ce que la religion a fait et doit faire pour le bonheur de la société, s'intéresseront à la prospérité des établissements qui peuvent maintenir son empire.

Oui, la destinée future de notre patrie est dans l'éducation qui y sera donnée. Si elle n'est pas essentiellement religieuse, alors c'est préparer le règne de la dynamite, c'est livrer le pays à la réalisation des projets sataniques du nihilisme, de l'internationale, de la franc-maçonnerie. Si au contraire l'éducation maintient la doctrine évangélique, c'est assurer à notre pays une prospérité croissante; car, selon le mot de Montesquieu, la religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

Et c'est avec raison que Châteaubriand a pu conclure son immortel *Génie du Christianisme* en disant que le Christ en toute vérité peut être appelé dans le sens matériel le *Sauveur du monde*, comme Il l'est dans le sens spirituel.

J. S. RAYMOND.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente le salon de Dument.

SCÈNE PREMIÈRE

ELISE, CECILE.

(Elles sont assises et s'occupent, chacune de son côté, d'un ouvrage de broderie.)

CECILE

Il est donc vrai, ma sœur, que cet Italien...

ELISE *(vivement)*

Parles-tu du baron ?...

CECILE

Son titre n'y fait rien.

Est-il vrai qu'en vantant son nom et sa naissance

Il a pris sur mon père une telle influence,

Qu'avec les airs d'emprunt d'une fausse fierté,

Il puise dans sa bourse en toute liberté ?

ELISE

Il nous fait cet honneur.

CECILE

Mais c'est inconcevable !

ELISE

Eh bien, cela, ma chère, est pourtant véritable.

CECILE

Il va nous ruiner !

ELISE

Tu plaisantes, vraiment.
Mais un tel débiteur, c'est un trésor !

CECILE

Comment !

ELISE

Son intimité seule, en honneurs, nous procure
Des profits que d'avance il paie avec usure ;
Et c'est du vil métal trop estimer l'attrait
Que de s'inquiéter des emprunts qu'il nous fait.
Les soupirs d'un baron, ses vœux, ses politesses...

CECILE

Ne sont pas des faveurs que l'on paie en espèces.
L'admirateur sincère offre des vœux gratuits ;
Il laisse agir son cœur et ne sert pas tout cuits
Des soupirs apprêtés et mesurés d'avance.

ELISE

Dieu, quel outrage ! Quel... Ah ! je perds patience,
Quand je vois prendre ainsi le bon sens à rebours !

CECILE

Le bon sens perd ses frais à prêcher pour les sourds ;
Et les plus sourds sont ceux qui refusent d'entendre,
Comme dit le proverbe.

ELISE

Allez-vous condescendre,
Enfin, Mademoiselle, à me laisser en paix,
Et ne plus critiquer sur tout ce que je fais ?

CECILE

C'est admettre ses torts que de fuir la critique.

ELISE

Souvent à son auteur la censure s'applique ;
Et les censeurs parfois, comme les faux dévots,
Font un crime au prochain de leurs propres défauts.
En m'accusant d'orgueil ta vanité s'excuse,
Et tu pares ton cœur des dons qu'il me refuse.

CECILE

L'esprit devient cruel quand le cœur se dément.
Ta malice le prouve.

SCÈNE II

Les mêmes, DUMONT

DUMONT

Oui, oui ! décidément,
La chance nous poursuit. Notre comte est en route
Avec les parchemins du baron.

CECILE (*à part*)

Moi, j'en doute.

DUMONT (*à Cécile*)

Hein ?

CECILE

Sans doute.

DUMONT

Ah !

ELISE

Mon Dieu, que tout arrive à point !

DUMONT

N'est-ce pas ?

CECILE (*à part*)

Excepté ce qui n'arrive point.

DUMONT

Nous le verrons ce soir.

CECILE (*à part*)

C'est fort problématique.

DUMONT (*à Cécile*)

Plait-il ?

CECILE

Vous l'attendez par le transatlantique ?

DUMONT

Oui, j'ai vu sa dépêche au baron ce matin.

CECILE (*à part*)

C'est un faux télégramme, ou j'y perds mon latin.

DUMONT

Cécile, il te faut faire un noble sacrifice,
 Et brider de ton cœur le malheureux caprice.
 Oui, tu dois repousser l'hommage audacieux
 De cet Oscar, à qui... d'abord... faute de mieux
 Nous avons accordé...

CECILE

Quoi ! bannir de mon âme
 Un amour dont vos soins ont activé la flamme,
 Et rompre du serment le sublime lien !
 Mais c'est ternir du coup votre honneur et le mien !

DUMONT

Silence !... j'ai mes droits...

CECILE

Vos droits, je les respecte ;
 Mais quand vous m'imposez cette union suspecte...

ELISE

Cécile, as-tu juré de flétrir notre nom ?

DUMONT

De nous déshonorer par entêtement ?

CECILE

Non !
 Je jure de sauver l'honneur de ma famille !

ELISE

En montrant ton dédain pour un homme qui brille
 Par la splendeur d'un titre écrit sur parchemin,
 Et t'apporte un château, son grand nom et sa main
 Pour ton cœur...

CECILE

Mais le cœur n'est pas, quoi qu'on en dise,
 Un objet de trafic, comme une marchandise ;
 Et celle qui le donne en retour d'un palais
 Met l'amour à l'enchère et l'honneur au rabais.

DUMONT

Ah ! morbleu, c'en est trop !... Cet affront manifeste
 Met un comble à l'outrage. Hors d'ici !... Plutôt reste...
 Et reçois de ton sort l'inflexible décret...
 Les desseins du baron ne sont plus un secret ;

Ta sœur a su lui plaire : elle a sa préférence.
 Et bientôt nous serons nobles... par alliance !
 Elle a par son exemple indiqué ton devoir ;
 Cet ami du baron annoncé pour ce soir,
 Le comte, hum ! son grand nom me.... m'échappe sans cesse...
 Est l'unique héritier d'une antique noblesse.
 Tu dois tout employer pour mériter ses vœux.

CECILE

Vous voulez que j'éloigne Oscar ?

DUMONT

Oui, je le veux.

CECILE

Pour lui préférer cet inconnu ?

DUMONT

Je l'exige !

CECILE

Mais cela brisera mon cœur !

DUMONT

Noblesse oblige !

Oui, tes goûts roturiers n'ont qu'à s'évanouir,
 Et promptement.

SCÈNE III

Les mêmes, MARIANE

MARIANE (*accourant*)

Voici de quoi vous réjouir ;
 Le baron nous arrive en superbe équipage,
 Muni de beaux chevaux, d'un cocher et d'un page,
 Tout galonnés d'argent.

DUMONT

Le baron !

ELISE

Ah ! je suis

Tremblante...

DUMONT (*agité*)

Rendons-lui tous les honneurs requis.

(à *Mariane*)

Cours l'introduire.

(Mariane sort.)

SCENE IV

*Les mêmes, moins MARIANE*DUMONT (*excité*)

Elise !... es-tu bien toute prête ?

ELISE (*s'exhibant*)

Oui, papa, voyez !

DUMONT

Rien ne manque à ta toilette ?

ELISE (*avec exaltation*)

Non, non, rien.

DUMONT (*de même*)

Calmons-nous !

ELISE

Je sens battre mon cœur !

SCENE V

*Les mêmes, FAQUINO.*FAQUINO (*à la cantonnade*)

Merci !

DUMONT (*faisant un soubresaut*)

Grand Dieu, c'est lui !

FAQUINO (*saluant profondément*)

Mesdames, j'ai l'honneur !

(à Dumont)

Mon excellent ami !

*(ils se donnent la main)*DUMONT (*à part*)

Tâchons de nous remettre.

FAQUINO

Obéissant au vœu marqué dans votre lettre,
J'ai tout laissé sur l'heure, et me voici.

DUMONT

Vraiment,
Je suis très honoré de votre empressement.

FAQUINO

C'est un faible tribut de ma reconnaissance,
Et l'effet d'un penchant dont la douce influence
Me conduit sans effort dans vos foyers bénis
Où séjournent la grâce et l'esprit réunis.

ELISE

L'esprit séjourne ici, baron, quand vous y êtes.

FAQUINO

Vous cueillez l'abondance où je glane les miettes.

CECILE

Pardon. A cet égard, vous l'emportez sur nous ;
L'abondance nous fuit pour arriver chez vous.

DUMONT (*bas à Cécile*)

Tu veux donc jusqu'au bout te montrer détestable !

FAQUINO (*à Cécile*)

Ah ! vous êtes pour moi mille fois trop aimable !

CECILE (*bas à Dumont*)

Vous voyez qu'il n'est pas de votre sentiment.

FAQUINO (*à Cécile*)

Vous avez le secret d'exprimer gentiment
De vos impressions la nuance précise.

CECILE

Je n'avais pas l'espoir d'être aussi bien comprise.

FAQUINO

Ni moi d'être par vous de la sorte jugé.

CECILE

Et compris.

DUMONT

(*qui a suivi la conversation avec inquiétude*)

Mais sans doute ! Enfin...

FAQUINO (*embarrassé*)

Très obligé,
Mademoiselle... pour... de votre... sympathie...
Tant d'honneur me confond.

CECILE

C'est trop de modestie.

FAQUINO (*reprenant de l'aplomb*)

Cela vous étonne ?

CECILE

Oui, sous vos dehors galants,
La modestie omet les apparats brillants ;
Et, chez un grand seigneur de votre... provenance,
On est toujours surpris d'en trouver l'apparence.

DUMONT (*à Elise*)

Dis un mot en passant du cadeau qu'il t'a fait.

FAQUINO (*à part*)

Elle a des soupçons. Bah ! payons d'audace !

DUMONT (*à Faquino*)

Au fait,
Vous nous avez produit une aimable surprise..

ELISE

Oui, ces bijoux, baron, sont d'une grâce exquise.

FAQUINO

Leur éclat disparaît sous l'éclat de vos yeux.

ELISE (*baissant la vue*)

Ah ! vous êtes vraiment bien trop élogieux !

DUMONT (*à Faquino*)

Et votre ami ?

FAQUINO

Le comte ? Il arrive ce soir.

ELISE

Ah ! tant mieux !

DUMONT

Nous serons enchantés de le voir.

FAQUINO

Toujours hospitalier !

DUMONT

Vos amis sont les nôtres.

ELISE

Ils sont les bienvenus.

CECILE

En vient-il beaucoup d'autres ?

(Dumont fait un geste terrible à Cécile)

SCENE VI

*(Les mêmes, MARIANE, puis OSCAR)*MARIANE *(annonçant)*

Monsieur Oscar Dange !

*(Elise fait un signe de mécontentement, Cécile un signe de consternation.)*DUMONT *(troublé)*Hein ? *(à part)* Peste ! il va tout gâter !CECILE *(à part)*

Il a tout compromis en voulant tout hâter !

FAQUINO *(à Dumont)*

Quel est ce personnage ?

DUMONT

Oh ! personne. *(à Mariane)* Qu'il entre.
(à Faquino)

Un jeune homme assez vain pour se croire aimé.

FAQUINO

Diantre !

DUMONT

De Cécile...

FAQUINO *(à Dumont)*

Un rival pour le comte !

DUMONT *(à Faquino)*

Un manant !

(d'un air déterminé)

Je vais lui faire voir...

(à part, voyant entrer Oscar)

C'est diablement gênant !

OSCAR (*s'avançant vers Dumont*)

Mon cher monsieur Dumont !...

DUMONT (*avec hauteur*)

Monsieur, je vous salue !

OSCAR (*reste un moment surpris, se retourne et salue Elise et Cécile*)

Mesdames !...

(*Elise salue froidement, Cécile timidement, Oscar les regarde tour à tour et ajoute à part*)

Tiens !... toujours la même retenue

Chez chacun d'eux !...

DUMONT (*négligemment*)

Baron, monsieur Dange, avocat !

(*Oscar et Faquino se saluent avec réserve*)

FAQUINO

Vous pratiquez, monsieur, un métier délicat.

OSCAR

Cela dépend, ma foi, de celui qui l'exerce.

Plutôt que l'art souvent c'est le métier qui perce.

(*Cécile et Oscar forment un groupe d'un côté; Faquino, Dumont et Elise de l'autre*)

FAQUINO (*à Dumont et à Elise*)

Ce jeune homme paraît d'un esprit peu brillant.

ELISE (*à Faquino*)

Un simple parvenu !

DUMONT (*de même*)

Un fat, un intrigant,

Qui prétexte l'amour pour atteindre ma caisse.

FAQUINO

Au rang des malfaiteurs par ce trait il s'abaisse ;
Tous ces faux amoureux, ces vils chasseurs de dots,
Sont des gens qu'on devrait confiner aux cachots.

(*Cécile et Oscar se rapprochant du groupe entendent ces derniers mots*)

OSCAR (*à part*)

C'est fort bien, nous allons tâcher de vous y mettre.

DUMONT (*à Faquino*)

Le parvenu, chez nous, ose tout se permettre ;
 Son audace est égale à sa vulgarité ;
 Il réclame partout l'entière égalité ;
 Des plus antiques noms l'on ne tient aucun compte ;
 C'est le rang qui s'efface et la plèbe qui monte ;
 Au point que l'artisan du plus modeste état
 Peut arriver un jour à gouverner l'Etat.

FAQUINO

Vraiment, votre pays offre un bien triste exemple
 D'abus qu'avec regret l'honnête homme contemple.
 Lorsqu'un peuple s'oublie et se laisse aveugler
 Par ceux qui méchamment veulent tout niveler
 Et qu'il cède à l'instinct révolutionnaire
 En abaissant le noble au rang du prolétaire,
 Sa gloire est à son terme et ses jours sont comptés.

OSCAR

Vos principes, Monsieur, sont un peu haut montés ;
 D'un vol vous atteignez des hauteurs inconnues
 Et pour nous observer vous planez dans les nues ;
 Veuillez donc, s'il vous plaît, redescendre ici-bas
 Et voir ce que, là haut, vous n'apercevez pas.

FAQUINO (*piqué*)

Ce langage, monsieur, sent un peu la critique
 Et je n'ai pas le goût...

OSCAR

Permettez, je m'explique.

La noblesse à nos yeux n'exclut pas le respect
 Quand son identité n'offre rien de suspect.
 Mais nous nous défions des porteurs de faux titres
 Qui nous viennent parfois débiter par chapitres
 L'éloge extravagant de leur fausse grandeur ;
 Et, si vous permettez qu'avec quelque candeur
 Je vous dise en deux mots le fond de ma pensée,
 C'est peine superflue, inutile, insensée
 Que d'étaler ici l'éclat dispendieux
 Des cours, et d'échanger le neuf contre le vieux
 En plantant dans le sol de la jeune Amérique
 Ce reste des vieux temps : « l'Arbre Aristocratique. »
 Sur notre continent, le titre est un détail,
 Et la distinction le produit du travail.

DUMONT (*à part*)

Quelle perversion !... Vraiment, c'est trop d'audace !...
Il faut que sur le champ je le mette à sa place.

FAQUINO

Monsieur, votre système est la contrefaçon
De l'ordre social.

DUMONT

Oui, vous avez raison !

FAQUINO

Nos aïeux sont notés aux pages de l'histoire,
Leurs blasons vénérés rappellent la mémoire
Des sublimes vertus et des faits glorieux
Dont nous conservons tous le souvenir pieux.

DUMONT

Oui, morbleu ! c'est cela.

FAQUINO

Votre jeune patrie
Doit avoir sa noblesse et sa chevalerie...

OSCAR

Voulez-vous donc ici transporter les splendeurs
Qui de tout l'ancien monde encombrant les hauteurs ?
Des titres devons-nous commencer la recherche,
Et sur de vieux blasons faudra-t-il qu'on se perche
Pour trouver des grandeurs le niveau chancelant ?
Non. Dans notre hémisphère on ne croit qu'au talent ;
Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite ;
Notre aristocratie est celle du mérite.

FAQUINO

Blâmez-vous le sujet que son prince annoblit ?

OSCAR

En voulant s'élever souvent l'on s'avilit.

(Dumont gesticule avec fureur)

Une distinction s'impose à notre estime
Quand elle est du mérite un tribut légitime ;
Mais nous répudions les blasons inconnus
Et les honneurs par l'or ou l'intrigue obtenus.

(Faquino reste interdit)

DUMONT (*éclatant*)

Apprenez que je suis, moi, d'un avis contraire !

OSCAR (*à qui Cécile fait un signe de supplication*)

En ce cas, par respect, je n'ai plus qu'à me taire.

DUMONT (*avec hauteur*)

A votre aise.

(*tournant le dos à Oscar*)

Baron; passons de ce côté.

FAQUINO (*reprenant de l'aplomb*)

Volontiers.

(*Il offre le bras à Elise et sort avec elle et Dumont. Cécile qui a fait mine de les suivre, s'arrête sur le seuil*)

SCENE VII

CECILE OSCAR

OSCAR (*à part*)

Quel affront !... Me voir ainsi traité !...

CECILE (*à part*)

Au risque d'encourir l'effet de sa colère,
Je reste.

OSCAR

Pouvait on se montrer plus sévère !
Est-ce assez m'imposer d'humiliation !

CECILE

Oscar, je vous supplie, ayez compassion
Pour ma peine !... Ecoutez... Ah ! je suis bien à plaindre !
Mon père est inflexible.

OSCAR

Il ose vous contraindre,
Malgré la foi jurée, à briser notre amour !

CECILE

Que faire ?

OSCAR

Laissez-moi vous parler sans détour.

CECILE

Parlez...

OSCAR

Si vous m'aimez comme je vous adore...
Fuyons...

CECILE

Fuir !... Vous voulez que je me déshonore !
Cette route inconnue où, sans vous défier,
Vous voulez m'entraîner, Oscar !.....

OSCAR

C'est le sentier
Qui conduit au bonheur...

CECILE

Qui conduit à l'abîme.
On ne peut arriver au bonheur par un crime...

OSCAR

Et vous me refusez ?

CECILE (*à part*)

Mon Dieu ! soutenez-moi !...

OSCAR

Répondez !...

CECILE

Le devoir est ma suprême loi.

OSCAR

Quoi ! votre honneur ainsi d'un serment se dispense ?

CECILE

L'enfant doit à son père entière obéissance.

OSCAR

Et vous nommez cela, Cécile ?

CECILE

Mon devoir.

OSCAR

Mais lorsqu'un père aveugle abuse du pouvoir
Qu'il a reçu du ciel, et que, par pur caprice,
D'un vil conspirateur il se fait le complice !...

CECILE

Silence !... Devant moi n'osez pas discuter
L'honneur de mon père... Ah ! vous voulez imputer

A ses actes des torts que l'équité condamne !...
 Et vous croyez que, moi, je permette qu'il plane
 Sur ses intentions un doute injurieux !...
 Oh ! je vous aime, Oscar ! mais j'aime encore mieux
 L'intégrité du nom qu'avec orgueil je porte...
 Quelque obstacle à nos vœux que sa rigueur apporte,
 Le respect sur l'amour chez moi doit prévaloir.

OSCAR

Mais ses motifs, enfin, vous devez le savoir...

CECILE

Des motifs paternels l'enfant n'est pas le juge.

OSCAR

C'est fort beau !... Le devoir vous fournit un refuge
 Contre un amour qui nuit à vos projets pompeux.

CECILE

Oscar, vous m'outragez !...

OSCAR

Mais je prends vos aveux.

Vous n'avez que dédain pour les amours vulgaires
 Qui hantent sans éclat les sentiers ordinaires.
 Suivez donc désormais les sublimes élans
 Qui portent votre cœur vers ces nobles galants
 Qu'un hasard généreux a jetés sur nos rives
 Pour captiver l'esprit des beautés... sensibles !

CECILE

Ce gros sarcasme, Oscar, est une cruauté
 Qui répugne au bon sens comme à la loyauté.
 Mon cœur, vous le savez, n'a pas ces goûts volages
 Pour les titres d'emprunt et les faux étalages
 Dont si brutalement vous osez m'accuser ;
 Et c'est de ma tendresse indûment abuser
 Que de venir ainsi, pour des raisons frivoles,
 Travestir mes motifs en tronquant mes paroles.
 Ma foi vous est acquise et, nonobstant vos torts,
 Je vous aime toujours...

OSCAR

Eh ! que veut dire alors

Cette attitude altière et cette résistance
 Quand je veux par l'hymen unir notre existence ?...
 Vous avez droit...

CECILE

J'ai droit de consulter mes goûts
 Et d'écouter mon cœur dans le choix d'un époux ;
 J'ai droit de résister à l'ordre tyrannique
 De former sans amour une alliance inique,
 Répugnant à mes vœux comme à ma dignité ;
 Le contrôle d'un père est par Dieu limité ;
 Son pouvoir se termine où l'outrage commence.
 Mais jamais avec droit l'enfant ne se dispense
 De son autorité pour compléter les nœuds
 Eternels et sacrés de l'hymen.

OSCAR

Dites mieux.
 Tous ces beaux sentiments dont vous donnez le texte
 Arrivent à propos pour fournir un prétexte
 A votre trahison...

CECILE

Assez, monsieur, assez !
 Laissez-moi seule ici pleurer...

OSCAR

Vous me chassez ?...
 Très bien, je pars.

CECILE

Partez, puisque mon infortune
 Loin de vous attendrir, hélas ! vous importune.

OSCAR

Ma présence vous pèse.

CECILE (*avec dépit*)

En effet.

OSCAR

Je le sais ;...
 Et vous ne m'aimez plus.

CECILE

Je crois que je vous hais ;...

OSCAR

Et si ce comte ici finissait par paraître,
 Vous lui feriez l'accueil d'un prétendant !...

CECILE

Peut-être...

OSCAR

Et vous l'épouseriez.

CECILE

Qui sait ?

OSCAR

Précisément.

L'ardeur du faux amour s'éteint fort aisément.

CECILE

Vous en donnez la preuve.

(on entend tousser Dumont dans la coulisse)

Ah ! mon père !... De grâce !...

S'il vous retrouve ici !...

OSCAR *(se troublant)*

Que faut-il que je fasse ?

CECILE

Cachez-vous, vite, vite !...

OSCAR

Où me cacher ?...

CECILE

Partout !

(l'entraînant)

Courez de ce côté !... Non ! non ! à l'autre bout !

*(le poussant derrière un écran)*Bon, là, ne bougez pas. *(à part)* Ah ! c'est un vrai supplice !...

Je ne puis de sa part souffrir cette injustice,

Et pour le corriger de son vilain soupçon,

Je vais un peu lui faire en passant la leçon...

(voyant entrer Dumont)

Ciel !... je tremble !... courage !

SCÈNE VIII

Les mêmes, DUMONT

DUMONT

Ah ! te voilà, Cécile ?

CECILE (*tremblante*)

Oui, mon père.

DUMONT

Très bien.

CECILE (*à part, regardant du côté de l'écran*)

Pourvu qu'il soit tranquille.

DUMONT (*l'observant*)

Qu'as-tu donc ?

CECILE

Moi ? Rien.

DUMONT

Mais pourquoi de ce côté

Regardes-tu ?

CECILE

Pour rien.

OSCAR (*à part avec dépit*)

Me voici bien posté !

DUMONT (*indiquant l'écran*)

Chut !... Ecoute. Il me semble entendre quelque chose.

CECILE

Non. C'est quelque étourneau perché là, je suppose.

(*elle indique une fenêtre ouverte au-dessus de l'écran*)

OSCAR (*à part*)

Un étourneau ! Parbleu, c'est flatteur !

DUMONT (*à Cécile*)

Quoi ?

CECILE

Comment ?

DUMONT (*regardant du côté de l'écran*)

Quelqu'un parle, je crois.

CECILE

C'est moi.

DUMONT

Toi !... mais....

(Il suit de l'œil Cécile qui porte un regard inquiet vers l'écran)

OSCAR *(à part)*

Vraiment,

Ma situation devient intolérable !

DUMONT *(fixant Cécile)*

D'où vient ce trouble ?

CECILE

Hélas ! je crains d'être coupable,

Mon père...

OSCAR

Coupable !...

DUMONT *(surpris)*

Hein ? je n'ai pas bien compris.

CECILE

Oui, je... j'ai réfléchi...

(Dumont fait un geste de satisfaction)

OSCAR *(à part)*

Mais a-t-elle entrepris

De me pousser à bout !

DUMONT *(avec ravissement)*

Et ton âme contrite

Se soumet à mes vœux ?

OSCAR *(voulant s'élancer)*

Oh, je me précipite !

CECILE

Ma foi !...

OSCAR

Cruelle !

DUMONT

Enfin...

OSCAR *(trépignant de colère)*

Je suis au désespoir !

DUMONT

Notre comte ?...

CECILE

Mon Dieu !... vous me le ferez voir.

DUMONT (*éperdu*)

Tu... tu consens ?

OSCAR

Vraiment ceci passe les bornes !

DUMONT

Et les amours d'Oscar ?...

CECILE

Oh, je les trouve mornes.

OSCAR (*à part*)

Ah ! par exemple !

CECILE

Et... puis, cher papa, entre nous,

OSCAR (*à part*)

Voyons.

CECILE

Il est colère, et... je le crois jaloux.

DUMONT (*saisissant la main de Cécile*)

Cécile, mon enfant !...

OSCAR (*à part*)

Mais c'est une infamie !...

DUMONT (*avec émotion*)

Que tu me rends heureux !... Vrai, ma petite amie,
Tu recevras le comte ?...

CECILE

Eh bien... je... j'essaierai.

DUMONT

Et tu l'épouseras ?

OSCAR (*surgissant de derrière l'écran*)

Non, je l'empêcherai !...

CECILE (*épouvantée*)

Ah !...

DUMONT (*après un soubresaut*)

Vous ici, monsieur ?...

OSCAR

Oui, moi, pour vous confondre !...

Je suis trompé... trahi !... Mais je puis vous répondre
Que...

DUMONT (*furieux*)

Vous écoutiez, là, tout ce que nous disions,
Assumant sans dédain le rôle des espions !...
C'en est trop !...

(*Oscar reste interdit*)CECILE (*à part*)

Qu'ai-je fait !

OSCAR (*à Cécile avec amertume*)

Votre œuvre est accomplie !...

DUMONT (*impérieusement*)

Jeune impudent !... Sortez !...

CECILE (*s'interposant*)

Oh ! je vous en supplie !...

OSCAR

Permettez...

DUMONT (*à Oscar*)

M'avez-vous compris ?

OSCAR

Oui, je comprends

Qu'on manque à sa parole... Eh bien, je vous la rends
Adieu, Cécile !

(*il sort*)DUMONT (*à Cécile qui reste accablée*)

Ainsi, ton repentir précoce
N'était qu'un faux fuyant !... Oh ! je deviens féroce
Oui, sous ce feu roulant de contrariétés
Dont je trouve partout mille variétés !

(*il sort*)

SCENE IX

CECILE (*seule*)

D'un fol emportement voilà la conséquence !
Adieu, bonheur, amour rêvés depuis l'enfance

Célestes visions qu'un doux rayon d'espoir
Dans son prisme enchanteur me laissait entrevoir !
Vous fuyez ! et mon cœur qu'avaient séduit vos charmes
N'a plus que des regrets impuissants... et des larmes !

FIN DU QUATRIEME ACTE

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

IV.

(Suite)

Un quart d'heure après, un beau demi-sang bai brun, élevé à Trélor même, attendait en main devant le perron que descendait Catherine. Elle saisit le pommeau de la selle, appuya à peine le pied sur la main qu'on lui tendait, sauta légèrement à cheval, puis, rassemblant vivement les rênes, elle partit au pas relevé et s'enfonça sous le porche. Une petite toque de loutre couronnait, sans les cacher, ses cheveux tordus en tresses noires, et son costume, sombre et sans pli, dessinait en traits purs ses épaules de statue et sa taille ronde. Ce n'était pas une fine écuyère, mais c'était une fière amazone.

Parvenue au bas de l'éminence que domine le château, elle était partie au grand trot, puis, sous l'empire du flot de pensées qui l'assaillaient, avait laissé ralentir l'allure de sa bête, et c'est au pas, sans presque s'en être aperçue, qu'elle entra dans la cour d'une vaste ferme. L'heure était arrivée de cette bouillante activité qui se produit régulièrement plusieurs fois par jour, au centre d'une grande exploitation agricole. Un encombrement de tombereaux, de charettes, d'instruments de grande culture épars ; à gauche une montagne de fumier ; à droite, d'énormes pièces de bois empilées ; puis tout autour de la cour, adossés aux murs de granges et d'étables, des charrues, des herses, des jougs, des attelées, aiguillons et fouets, fourches et cognées, tous ces puissants outils, toutes ces armes pacifiques du rude combat de la

(1) Du Correspondant.

terre. Dans ce cadre rustique, s'entassaient les bœufs, les moutons, les dindons et les poules, mugissant, bêlant et gloussant çà et là, excités encore par les cris des bergers et les aboiements des chiens. C'était là ce domaine de Mauvers, légué jadis par le grand-père de René à celui de Catherine, et devenu le point de départ de la fortune des Ferrand. Mais, tandis que Pierre achetait Trélor et s'y installait, le vieux Jacques s'obstinait à demeurer seul, au rez-de-chaussée d'une sorte de petit donjon, dernier reste d'un vieux prieuré, qui s'élevait à une vingtaine de mètres de la ferme. Toujours assis dans son fauteuil, devant l'âtre d'une haute cheminée de pierre, en proie aux souffrances d'une maladie inconnue et le corps secoué par de continuels frissons, il entassait dans le foyer bûches sur fagots, sans jamais parvenir à réchauffer ses membres glacés. Ce vieillard était le temple vivant du froid.

Une pareille existence était loin d'avoir fait une bonne réputation dans le pays à l'ancien régisseur de Trélor. Il ne faut pas vivre isolé, dans ces campagnes arrières, où, si la religion a perdu beaucoup de ses droits, la superstition a gardé tout son prestige; et dans les veillées d'hiver, compères au cabaret et commères au coin du feu ne se faisaient pas faute de traiter le vieux Ferrand de *jeteu de sort* et de *meneu de loups*.

Catherine ayant attaché elle-même sa monture dans une petite écurie, poussa la porte qui donnait directement dans la grande et unique pièce du logis, au fond de laquelle, serré dans sa houpelande et les pieds sur les chenets, était assis son grand-père. Il se leva au bruit, se dressa de toute sa haute taille, et tourna vers l'entrée de la salle sa tête blanche et ses yeux ronds d'oiseau de proie.

—C'est toi, petiote ?..... Bonjour ! Approche et ferme la porte. Il fait un temps glacial.

—Mais non, grand-père, dit Catherine en le faisant rasseoir et le baisant au front, la journée est très-douce au contraire. Vous avez donc toujours froid ?

—Toujours, fit le bonhomme en tremblant..., toujours et de plus en plus... Cela va mal; la machine se détraque et le cerveau déménage... Je ne dors plus, j'ai des cauchemars, des visions... Ah ! misère !

—Du courage ! Le printemps vous rendra la santé.

Le vieux secoua tristement la tête. Il se fit un silence.

Je suis venue causer avec vous, dit enfin Catherine.

Voyons, parle, répondit le père Ferrand, prenant à côté de lui

et jetant au feu un grand fagot qui s'enflamma, pétillant et illuminant la pièce.

—Grand-père, je meurs d'ennui !

—Hum !... Crois-tu rien m'apprendre ?... Il y a beau temps que je l'ai prédit !..... Mais non ! Vous n'avez rien voulu entendre. Ton père fait toutes tes volontés. Il t'a acheté Trélor comme un hochet ; toi, tu veux maintenant jouer à la grande dame, tu embellis ton château, et tu t'imagines que tous les nobles du pays vont venir te chercher..... Tu te trompes, ma fille..... L'orgueil de ces gens-là est implacable, et pour les humilier il faudra qu'on les écrase..... Tu te nommes Catherine Ferrand, cela suffit. C'est un crime, à leurs yeux, un crime impardonnable, et tu peux quitter Trélor, ma belle : ce n'est pas parce que tu y demeures qu'on viendra te visiter.

—Trélor ! fit Catherine en souriant avec complaisance..... Ce serait dommage de l'avoir pour ne pas l'habiter.

—Eh bien, détruis-le donc ! s'écria violemment Ferrand. Rase-le, ou plutôt vends-le à une de ces compagnies qui font métier d'acheter tous ces châteaux pour n'en pas laisser pierre sur pierre !..... La bande noire comme on l'appelle...

—J'ai mieux à faire que cela, dit simplement la jeune fille.

—Oui-da !... Et qu'est-ce que c'est ?

—Vous dites que tous ces nobles ne daignent pas venir me chercher au château, parce que je me nomme Catherine Ferrand. Ne croyez-vous pas qu'ils y viendraient si je m'appelais la comtesse de Trélor ?

—Tu dis ?

—Tenez, grand-père, vous m'accusez parfois de faire du roman. Eh bien, ce n'est pas sur mes humbles charmes que je compte, quoique plus d'un beau fils ne serait peut-être pas fâché d'avoir une femme tournée comme moi..... non ; je suis plus avisée, comme on dit. Et je crois que je n'aurais qu'à faire briller un rayon d'or des deux millions que vaut Trélor dans la direction de la Chaumière de Rosay, pour que le beau marin qui est arrivé voilà trois mois apporte à mes pieds la couronne de comtesse.

Le vieillard s'était levé droit devant Catherine, fixant sur elle un regard de stupeur et frissonnant de la tête aux pieds. Etait-ce encore de froid ou plutôt de colère ?

—Toi ! dit-il d'une voix sourde..... Toi la femme de.....

—Pourquoi pas ?..... murmura-t-elle, se dressant toute pâle à son tour.

—Ne dis pas ça, Catherine..... ne dis pas ça !... Tu as voulu

plaisanter, n'est-ce pas ? Tu as voulu rire... Tu n'y penses pas ? Ce n'est pas sérieux ?

—Très sérieux, grand-père.

—C'est vrai ?... Répète-le : c'est vrai ?

—Oui, c'est vrai.

—Ah ! vois-tu, Catherine, prends garde !— Le sang lui montait au visage.— Prends garde !... Un pareil mariage est impossible, et tu vas me jurer, entends-tu ?... jurer sur ton salut éternel que tu y renonces, que c'est fini, fini à jamais, et que tu n'y penserai même plus, ou tu ne sortiras pas d'ici !... J'aimerais mieux te voir morte !... J'aimerais mieux te...

—Qu'y a-t-il donc ?... dit sans trembler, Catherine surprise. Qu'avez-vous contre cette famille de Trélor ?... Ou plutôt, ... que lui avez-vous fait, ... vous ?

—Misérable !... s'écria le vieux Jacques hors de lui.

Et saisissant une des bûches qu'il avait toujours à sa portée, il la brandit en l'air.

—Ne me menacez donc pas, dit fermement la jeune fille le regardant en face. Vous savez bien que, même enfant, je n'ai jamais su ce que c'était que la peur... D'abord, lâchez cela.

Et lui arrachant sans grand effort le morceau de bois qu'il serrait dans sa main, elle le jeta dans le feu, dont les tisons s'éparpillèrent, roulant jusqu'à leurs pieds. Le vieillard vaincu par cette énergie comme par l'excès même de sa colère, se rassit tout ébranlé dans son fauteuil.

—Causons de bonne amitié, maintenant, reprit Catherine debout, les bras croisés et le dominant d'un sourire de pitié. Vous oubliez que la famille de Trélor a fait notre fortune ; moi, je m'en souviens. Vous la haïssez, moi je la plains. Et si je soupçonnais qu'une infime parcelle de cette grande terre, que la moindre pierre de ce château qui nous appartient, n'aient pas été acquises avec la plus scrupuleuse probité, je renoncerais à la propriété tout entière et la ferais restituer par mon père à ses anciens maîtres. Vous voyez bien que je suis digne d'en être vraiment la châtelaine. Mon calcul d'ailleurs n'a rien que d'avouable : j'apporte la richesse en échange du nom... Où est la honte ?... Dites ?

Jacques Ferrand se taisait. L'air sombre et la tête baissée, le regard fixé sur la flamme du foyer, il secouait la tête d'un geste négatif pour toute réponse.

—Tu n'amèneras jamais ces gens-là à ce que tu veux, répliqua-t-il enfin d'un ton bourru.

—Cela, c'est mon affaire... Allons ! je vois que vous prenez

mon projet avec plus de calme. Quand il aura réussi, vous en serez heureux tout le premier, et, un jour, vous viendrez vous installer au château, pour nous aider à élever vos arrière-petits-enfants.

—Jamais!... jamais cela! s'écria le vieillard avec une farouche énergie.

Puis, réprimant un frisson :

—J'ai froid... Va, laisse-moi.

Il s'enfonça dans son fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, et parut vouloir s'enfermer dans un silence obstiné. Catherine jugea suffisant le résultat de ce premier assaut.

—Adieu, dit-elle, je vous quitte, méchant grand-père. Reposez-vous, soignez-vous, et dites-vous bien que j'ai assez de bon sens, rien que dans le bout de mon petit doigt, pour que je sache me guider dans la vie... Là! vous voilà bien, ajouta-t-elle gaiement, en rapprochant le fauteuil du feu où flambait un énorme fagot qu'elle venait d'y lancer. Je vais recommander à Fanchette de se tenir toujours prête à votre premier appel..... A bientôt.

Elle déposa un long baiser de paix sur le front blanc du vieillard, qui lui rendit un sourire grimaçant, et sortit. Reprenant elle-même son cheval et l'amenant près d'un bauc de pierre dont elle se servit comme d'escabeau, elle chaussa l'étrier et sauta vite en selle. Le soir tombait lorsqu'elle entra dans la cour du château. Elle remit sa bête aux mains du palefrenier, et remonta dans sa chambre. Un quart d'heure après, elle était encore en amazone, debout devant sa fenêtre, toute absorbée en apparence dans la contemplation du paysage. L'ombre s'accumulait dans les replis du terrain, tandis que le soleil, agrandi et tout rouge à l'horizon projetait un sillon éblouissant sur le cours de la Loire, et cuivrait la cime des grands arbres. Mais Catherine ne regardait ni l'ombre ou les rayons, ni les eaux ou les arbres; elle songeait.

Et quand Catherine songeait, c'est que la chose en valait la peine.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(A continuer)

REVUE SCIENTIFIQUE.

LES AUTOMATES

On a parfois vu se produire de petits chefs-d'œuvres de mécanique, révélant chez leurs auteurs un génie qui, dirigé vers des sphères plus élevées, aurait sans doute créé les merveilles les plus utiles dans les arts et dans les sciences. Ainsi, au dix-huitième siècle, Vaucanson se rendit célèbre par ses automates. Il était né en 1709 et il mourut en 1782.

Vaucanson était né mécanicien. Etant enfant, un jour qu'il accompagnait sa mère dans une visite qu'elle faisait à une amie, son attention fut attirée par une pendule d'un travail remarquable dont tous les mouvements étaient visibles. Pendant toute la durée de la visite qui fut passablement longue, le futur mécanicien ne détacha pas la vue de dessus la pendule, et lorsqu'il revint avec sa mère, il en possédait tous les moindres détails dans son esprit, et il ne songeait à rien moins qu'à en fabriquer une semblable. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut réalisé son projet. Vaucanson se révélait. Il devint l'un des mécaniciens les plus célèbres. Ses automates ont à juste titre étonné le monde par leur ingéniosité.

En 1738, il présenta son joueur de flûte à l'Académie des sciences dont il était membre.

En 1741, parut son joueur de flageolet qui s'accompagnait du tambourin. Mais son chef-d'œuvre fut sans contredit son fameux canard, que l'on prendrait volontiers dans un certain sens, si le fait n'était absolument historique : « On vit ce canard célèbre imiter parfaitement tous les mouvements de l'animal dont il avait le nom ; on le vit barboter dans l'eau, agiter ses ailes, prendre le grain placé devant lui, l'avaler, le digérer et rendre le détrit. » Et qu'on le remarque bien, il n'y avait là et ne pouvait y avoir aucune supercherie. Cette digestion factice avait lieu au moyen

de la trituration aidée par des agents chimiques qui imitaient l'action des liqueurs gastriques.

D'ailleurs, Vaucanson ne se borna pas à faire des automates. Il rendit d'importants services à l'industrie en perfectionnant des machines essentielles employées dans la fabrication des soiries.

* *

Mais si les automates de Vaucanson étaient réels et exempts de toute supercherie, on ne peut en dire autant du fameux joueur d'échecs qui a un instant émerveillé Paris en battant tous ceux qui avaient voulu se mesurer avec lui. On a bientôt constaté que le mécanisme consistait en un joueur très-habile enfermé dans un coffre à double compartiment sur lequel était posé l'échiquier et en machines qui, à mesure qu'une pièce changeait de place, avertissaient le joueur de ce changement, et lui donnaient ainsi le moyen de faire mouvoir par l'automate la pièce qu'il convenait de jouer.

* *

On attribue à Albert le Grand dominicain et philosophe illustre du troisième siècle un automate qui paraît authentique. Cet automate allait ouvrir la porte quand un visiteur frappait et saluait la personne qui entrait.

* *

Des mécaniciens ont construit des automates parlants, et on en cite qui répondaient en grec, en latin, en hébreux suivant qu'on leur adressait la parole dans l'une ou l'autre de ces trois langues mais il est plus que probable qu'il y avait du *joueur d'échec* là-dedans. En 1780, l'abbé Mécail présenta deux têtes à l'Académie des Sciences, lesquelles articulaient quelques syllables. Un membre de cette docte société, Vicq-d'Azir, chargé de faire rapport sur ces têtes parlantes, tout en rendant justice au mécanicien, constata que l'imitation de la voix humaine était très imparfaite : il paraît que ces têtes étaient posées sur des boîtes renfermant des glottes artificielles, d'où sortaient des sons plus ou moins graves quand on agitait ces glottes au moyen d'un clavier.

* *

Dans l'antiquité, on mentionne un automate qui orna la marche triomphale de Ptolémée Philodelphe, roi d'Égypte, après une victoire remportée sur les ennemis. C'était une statue colossale

de 12 pieds de haut que l'on promenait assise sur un char; elle se levait de temps à autre, faisait des ablutions de lait qu'elle d'un flacon d'or, puis s'asseyait de nouveau.

Je citerai encore l'automate qu'un tyran grec avait fait exécuter : c'était une statue de femme couverte d'habits somptueux recouvrant des pointes acérées dont sa poitrine était hérissée. Quand ce tyran voulait se défaire d'un citoyen dont il enviait la fortune ou qui lui portait ombrage, il l'invitait gracieusement à lui faire visite. Dès que le visiteur était entré, il se trouvait en présence de l'automate qui lui tendait les bras. Le tyran alors engageait le citoyen à se rendre à la gracieuseté de *madame* et à l'embrasser. Aussitôt que les deux poitrines se touchaient, les bras de la statue se refermaient et enserraient le malheureux dans une étreinte mortelle.

..

Pour terminer ce sujet des automates, je dirai quelques mots d'un petit chef-d'œuvre de patience que l'on a admiré dans la section russe de l'exposition de Paris en 1878. C'était une horloge en forme de fleur de tournesol dont le cadran oscillait comme un pendule, et dont les feuilles, au moment où l'heure sonnait, offrait au spectateur de petites scènes exécutées par de petits animaux mécaniques. Ici, c'était un oiseau qui chantait en battant des ailes, plus loin un serpent déroulant ses anneaux et cherchant à s'emparer du chanteur innocent; ailleurs, une araignée grimpait le long des feuilles et y saisissant une mouche au passage. En haut, un globe terrestre tournant avec lenteur et régularité; en bas, l'amour agitant un drapeau. L'auteur, qui est d'Odessa, a perdu trente cinq ans de sa vie à fabriquer cette horloge qui mesurait environ cinq pieds de hauteur.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

SOMMAIRE.—Incidents universitaires en Belgique, en Espagne, à Montréal et aux Etats-Unis.— Election de Cleveland.— L'honorable M. Masson lieutenant-gouverneur, et son serment d'allégeance. — Le Concile de Baltimore. — "L'Eloge de M. Thiers," par M. Jules Simon.

Novembre a été le mois des incidents universitaires, en Belgique, en Espagne, dans la province de Québec, et même aux Etats-Unis.

En Belgique, les étudiants de l'Université Catholique de Louvain, fatigués d'être les victimes des insultes et des violences des radicaux, ont proclamé un manifeste annonçant à cette ville «qu'ils n'étaient plus disposés à lui payer quatre millions par an pour se faire outrager.» «Nos bons amis», ont-ils dit aux habitants de Louvain, «vous semblez oublier que *Malines Catholique a déjà abriter notre Université et est prête à la recevoir encore.*» Et ils ont ajouté :— « En attendant une solution plus radicale, nous vous promettons bien de *ne plus nourrir que des Catholiques!* »

Un pareil langage sollicite le respect.

En Espagne, il y a conflit entre les autorités de l'Université et les étudiants. L'incident est grave, très grave : «déjà des centaines d'arrestations,» rapportent les dépêches, «ont été opérées et un grand nombre de personnes, au nombre desquelles plusieurs gardiens de la paix publique, ont été blessées. Mais la plupart des personnes arrêtées ont été remises en liberté.»

Les dépêches qui relatent avec étendue tous ces troubles n'en font pas connaître les causes. Elles se contentent d'annoncer que «le gouvernement a nommé un nouveau recteur *ultramontain* pour remplacer Sagasta qui a résigné la semaine dernière.»

Nous en saurons peut-être plus long, le mois prochain. En attendant Madrid, paraît-il, est comme en état de siège, et l'agitation gagne les universités de provinces.

Dans la province de Québec, ce sont les étudiants montréalais de l'Université Laval qui ont mis l'attention publique, sinon en alarme, du moins en éveil. Ils ont gagné leur point, les autorités ayant cédé, au moins temporairement, leur ayant fait grâce de la toque et de la toge, et obtempéré à leurs autres prétentions.

Tout le tapage que quelques journaux ont fait sur cet incident a inspiré au rédacteur du *Courrier du Canada* les réflexions qui suivent :

Nous voyons par les journaux de Montréal que les élèves insurgés de la faculté de droit persistent dans la position qu'ils ont prise.

Il nous paraît regrettable, et d'un fâcheux exemple, qu'une partie considérable de la jeunesse étudiante de notre ville-sœur manifeste un tel esprit d'indiscipline. Outre l'obligation de porter la toge et la toque, — que nous avons portées nous-mêmes et qui n'a jamais déshonoré personne — *les élèves se plaignent de la défense de fréquenter le théâtre et les clubs politiques.* Certes, s'il est des prescriptions sages dans le règlement universitaire, c'est bien celles dont on se plaint si amèrement. Le théâtre n'est une école de moralité pour personne, et quant aux clubs politiques, les hommes d'expérience savent s'ils sont un acheminement à la licence en droit !

Quiconque a souci des principes d'ordre et d'autorité, doit regretter la voie qu'un certain nombre de nos jeunes amis de Montréal ont prise.

On a voulu voir, dans cette agitation universitaire, des ficelles mises en jeu par des amis de l'École de Médecine. Rien n'est plus faux. Du reste, les jeunes *insurrectionnistes* [si, véritablement, ils méritent cette appellation!] ont fait eux-mêmes, par leurs protestations officielles, justice de cette accusation. Il est évident qu'ils ont agi de leur propre gré, qu'ils résistaient depuis longtemps déjà aux dispositifs du règlement leur interdisant le théâtre et les clubs politiques, leur commandant la toge et la toque, et que c'est la mise en demeure, ou peut-être la forme de cette mise en demeure, à eux adressée par M. le Recteur, de se conformer à certains dispositifs du Règlement, qui a été la cause unique de l'agitation dont ils ont donné le spectacle. (1)

Aux Etats-Unis, il y eu ces jours derniers, révélation de relations illicites entre M. Moss, président de l'université de l'Etat, à Blooming, [Indiana], et Miss Catherine Gayden, professeur de grec, dans la même université. Averti, le conseil des *trustees* a destitué miss Gayden. Les parents et amis de cette dernière demandent sa réinstallation, en promettant en son nom que, si

(1) S'il faut en croire certaines rumeurs publiées par le *Star* de Montréal, l'incident dont il vient d'être question n'est pas encore définitivement fermé. Il paraîtrait, d'après ces rumeurs, que M. le recteur Hamel veut maintenant retirer les concessions faites, et que les élèves insistent sur leur maintien et menacent de nouveau de quitter la succursale si elles ne sont pas maintenues. Nous signalons ces rumeurs sous toutes réserves.

on lui accorde cette satisfaction d'amour-propre, elle donnera sa démission.

Ce scandale, sur les incidents duquel nous ne voulons pas insister, est un argument de plus à opposer aux prétentions des partisans de l'instruction supérieure pour les femmes, et de l'élévation de celles-ci aux chaires universitaires. C'est surtout un argument des plus sérieux contre le mélange des sexes dans toutes les écoles, et particulièrement dans les grands collèges et les universités.

Décidément, Novembre n'a pas été favorable aux universités.

*
*
*

Le mardi, 4 novembre, s'est faite, par tous les Etats-Unis, l'élection populaire des délégués qui seront appelés à leur tour, en décembre prochain, à nommer le président et le vice-président de la grande république. Les deux partis se sont disputé le résultat longtemps douteux, mais enfin, ce résultat est aujourd'hui parfaitement connu. Cleveland a obtenu 219 délégués, et Blaine 182; ce qui donne à Cleveland une majorité de 37 délégués.

Ce résultat, si désirable, était un peu inattendu. Aussi en attribue-t-on l'une des plus larges parts de responsabilité au fameux Dr. Burchard qui, au cours d'un sermon-politique, a brodé le thème de ses inspirations sur ce fonds *sylogique* :— «Les catholiques sont démocrates; or, le catholicisme met en péril les institutions républicaines; donc, il faut voter pour Blaine.»

Cette voix farouche du fanatisme sectaire a eu l'effet contraire à son intention : elle a déterminé en faveur de Cleveland les votes des catholiques indécis.

Du reste, Cleveland a toujours eu le privilège de posséder l'estime des deux partis politiques de son pays. Même en dehors des rangs catholiques, bon nombre d'honnêtes républicains ont travaillé de toutes leurs forces à assurer son succès. C'est ainsi que jadis il a été promu au poste de gouverneur de l'état de New-York par l'alliance des éléments respectables du parti républicain au parti démocrate. Et c'est ainsi qu'auparavant, son esprit d'indépendance, d'impartialité et de patriotisme, l'ayant rendu recommandable aux faveurs publiques, l'avait fait sortir des rangs de la foule, avec l'aide et par l'union d'éléments habitués jusque-là à se combattre.

*
*
*

C'est une popularité aussi légitime, aussi honorable, fondée elle aussi sur des intentions droites, et disons-le, sur une personnalité ayant su habilement se ménager, qui a fait accueillir au milieu des acclamations d'un jubilé universel l'élévation de l'honorable Louis François Rodrigue Masson au poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

La formule du serment d'allégeance des gouverneurs-généraux et des lieutenants-gouverneurs du Canada ayant été changée par ordre daté de Londres, au mois d'octobre 1878, le nouveau lieutenant-gouverneur a prêté serment d'allégeance, le jeudi, 7 novembre courant, par cette simple formule :

“ Je, Louis-Rodrigue Masson, jure que je serai fidèle et porterai vraie allégeance à Sa Majesté la Reine Victoria. Ainsi, que Dieu me soit en aide.”

C'est par oubli que le marquis de Lansdowne, gouverneur général du Canada, a prêté serment d'après l'ancienne formule si outrageuse, en certaines parties de son texte, aux sentiments catholiques.

* *

Le plus important, le plus solennel des événements du mois est le Concile Plénier des évêques des Etats-Unis, tenu en la cathédrale de Baltimore, ouvert le 9 novembre et qui se terminera le 30 novembre.

Le premier concile plénier avait été convoqué pour le 9 mai 1852, et réunissait 6 archevêques, 25 évêques, 1 abbé mitré, 11 supérieurs d'Ordres religieux et séminaires et 12 vicaires-généraux.

Le deuxième, ouvert le 8 octobre 1866, rassembla 7 archevêques, 39 évêques, 2 abbés mitrés, 24 vicaires-généraux, 19 supérieurs d'Ordres religieux, 7 directeurs de séminaires.

Le concile plénier actuel est composé de 13 archevêques, 60 évêques, 7 abbés mitrés, 11 monsignors, 18 vicaires-généraux, 23 supérieurs d'Ordres religieux, 12 recteurs de séminaires, 90 théologiens. En outre, le nombre des prêtres présents dépasse le nombre des prêtres qui ont assisté aux deux premiers conciles.

Ce troisième concile a occasionné les préparatifs les plus considérables : le sanctuaire de la cathédrale de Baltimore a été agrandi ; un nouvel orgue a été acheté au prix de \$10,000 ; deux chœurs complets ont été organisés pour l'exécution de la musique.

La plupart des délibérations des Vénérables Pères du Concile ont été tenues secrètes, mais le public a été admis aux séances solennelles des dimanches et des jeudis dans la matinée, et aux

services du soir, les dimanches, lundis, mardis, mercredis et vendredis de chaque semaine.

* *

Le prote nous avertit qu'il est temps de finir, et qu'il n'a plus d'espace à notre disposition. Nous ne déposerons pourtant pas la plume sans mentionner un grand événement littéraire : « l'Éloge de M. Thiers, » lu par M. Jules Simon, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 8 novembre 1884.

C'est un chef-d'œuvre oratoire, — « un morceau digne de la « réputation littéraire de son auteur, » comme dit la *Gazette de France* qui ajoute qu'il « a été prononcé avec cet art exquis du « débit que possède M. Jules Simon. » Et la *Gazette* poursuit : — « C'est un vrai régal d'amateur, mais hâtons-nous d'ajouter que, « pour le goûter sans réserve et le subir sans protestation, il ne « faut être qu'un simple amateur de beau langage et de belles « manières académiques. »

La *Gazette de France* a mille fois raison. M. Jules Simon, le numéro 606 de l'Internationale, n'a fait l'éloge que du Thiers révolutionnaire, et a tû avec préméditation, le seul rôle honorable de son héros, le rôle que M. Thiers a rempli de 1863 à 1870 en se constituant « le défenseur des intérêts de l'Église, menacée dans son indépendance par l'Unité italienne, et des intérêts français menacés dans leur sécurité par l'Unité allemande. »

M. Jules Simon fut un des avocats de cette politique *unitaire* et de brigandages, combattue, durant la période susdite, « avec tant « d'éloquente énergie et de patriotique clairvoyance par M. Thiers. » C'est pourquoi il a jeté le voile du silence sur cette période, et a préféré vanter « ce qui devant l'histoire condamnera la mémoire du journaliste remuant et ambitieux de 1830, du ministre brouillon et âpre au pouvoir de la monarchie de juillet, du mandataire infidèle de l'Assemblée nationale, de 1871, du complice de Gambetta en 1877. »

« Ce que M. Jules Simon a tû et a rappelé caractérise ce discours et n'est de nature ni à relever la mémoire de M. Thiers, ni à grandir la renommée de son panégyriste. » [1]

PHILIPPE MASSON.

(1) *La Gazette de France*, mardi 11 novembre.